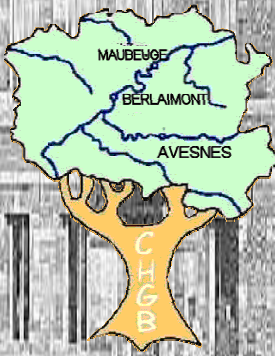


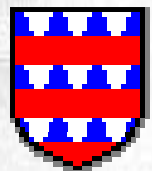
Mars 2011 N°21

<http://www.chgb.org>



L'Avesnois

*Bulletin
du
Cercle Historique et Généalogique
de
Berlaimont*



ISSN 1961-019X.

HISTOIRE EN SAMBRE-AVESNOIS

Calendrier des réunions :

Les personnes voulant démarrer une généalogie ou l'étoffer peuvent venir nous rencontrer lors d'une permanence au local situé rue Wuibaille Dupont à Berlaimont au-dessus de la cantine scolaire.



Horaires et dates:

Samedis 2-4, 16-4, 7-5, 21-5, 4-6, 18-6, 2-7, 16-7 de 14 à 17 heures
Mercredis 6-4, 20-4, 11-5, 25-5, 8-6, 22-6, 6-7, 20-7 de 17 à 19 heures
Mercredis 27-4, 27-7 de 14 à 19 heures.

Cotisation annuelle 2011:

15 €, couple 20 €.

à régler à l'ordre du Cercle Historique et Généalogique de Berlaimont

CCP 1508066X

Code IBAN : FR19 2004 1010 0515 0806 6X02 620 Etablissement bancaire : LA POSTE

Code BIC SWIFT PSSTFRPP

Sommaire

<i>Éditorial.</i>	<i>Page</i>	<i>3</i>
<i>Nouvelles des nôtres.</i>	<i>Page</i>	<i>3</i>
<i>Nouveaux adhérents.</i>	<i>Page</i>	<i>3</i>
<i>Boulogne dans le Bottin de 1908.</i>	<i>Page</i>	<i>4</i>
<i>Dans les archives de Bousignies-sur-Roc ...</i>	<i>Page</i>	<i>5</i>
<i>Notes de lecture.</i>	<i>Page</i>	<i>15</i>
<i>Des Élesmois dans les armées napoléoniennes.</i>	<i>Page</i>	<i>15</i>
<i>Notice historique: Glageon.</i>	<i>Page</i>	<i>17</i>
<i>Glageon dans le Bottin de 1908.</i>	<i>Page</i>	<i>26</i>
<i>Notice historique: Haut-Lieu.</i>	<i>Page</i>	<i>28</i>
<i>Haut-Lieu dans le Bottin de 1908.</i>	<i>Page</i>	<i>30</i>
<i>Itinéraire d'un habitant de Lez-Fontaine.</i>	<i>Page</i>	<i>31</i>
<i>Mon ancêtre Anne Marie Silvestre Mercier.</i>	<i>Page</i>	<i>32</i>
<i>Le trafic des « enfants trouvés » au 18ième siècle.</i>	<i>Page</i>	<i>34</i>
<i>Une évasion réussie.</i>	<i>Page</i>	<i>37</i>
<i>Dame Blanche contre Grosse Bertha.</i>	<i>Page</i>	<i>43</i>
<i>Notre doyenne disparaît.</i>	<i>Page</i>	<i>46</i>
<i>Notre bibliothèque s'étoffe.</i>	<i>Page</i>	<i>47</i>
<i>Nouvelles publications.</i>	<i>Page</i>	<i>47</i>
<i>Dépouillements en cours.</i>	<i>Page</i>	<i>47</i>
<i>Statistiques du site www.chgb.org</i>	<i>Page</i>	<i>48</i>

Éditorial.

Comme tous les ans, vous êtes invités à participer à l'Assemblée Générale ordinaire annuelle du C.H.G.B. qui se tiendra le dimanche 10 avril 2011, à 9h30, à la salle des fêtes de Locquignol.

En cas d'empêchement, vous pouvez vous faire représenter par un autre membre de l'association muni d'un pouvoir régulier.

Un pot de l'amitié vous sera proposé à l'issue de cette Assemblée.

Pour ceux qui le souhaitent, un repas est prévu au Godelot, dans la forêt.

A 16 heures, salle des fêtes de Locquignol, Marc LAVIE, président de l'association d'histoire locale de Locquignol commentera l'histoire de la forêt de Mormal et de Locquignol.

Le cercle vous propose à la lecture, son 21^{ième} bulletin « L'avesnois ».

Depuis sa première édition en juin 2005, pas moins de 273 articles ont été publiés.

La plupart traitent d'Histoire Locale, reléguant en second plan la généalogie.

Afin de connaître au mieux votre ressenti et vos attentes concernant notre revue, le Conseil d'Administration réfléchit sur la mise en place d'un sondage. Un questionnaire vous sera donc certainement proposé dans les semaines à venir.

En attendant, nous vous souhaitons une agréable lecture, et à très bientôt pour la 22^{ième} édition.

Jean-Luc PIGOT, *chgb5*

Nouvelles des nôtres.

Carnet rose

- Naissance le 21-12-2010 à Lille de Ninon, petite-fille de Sylvette CARION (CHGB 14).
- Naissance le 4-1-2011 à Antibes de Mylan, fils de Sébastien TROUILLET et Sonya VELIKOVA, petit-fils de Thérèse TROUILLET (CHGB 173).

Carnet noir

- Décès le 7-1-2011 à Maubeuge de Albert GILLOT, père de Marie-Claude BAUDEZ-GILLOT (CHGB).
- Décès le 3-3-2011 à Hargnies de Marie Louise LENGLET, veuve de Jean Eugène LEMAIRE, 90 ans, belle-mère d'Alain FREMY (CHGB 159).

Nouveaux adhérents

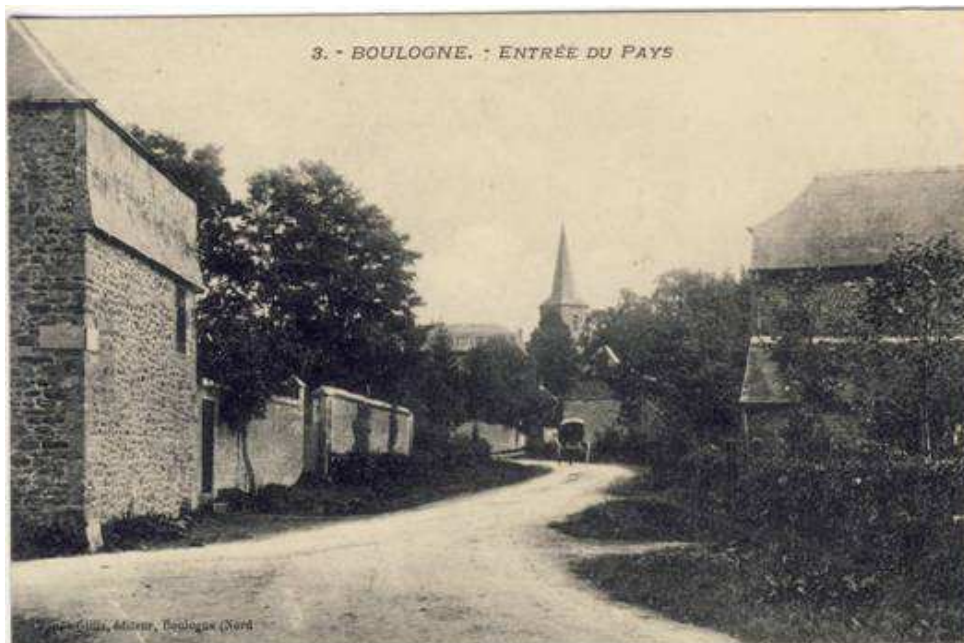
66	WERY Christiane	107 avenue de l'Épinette 33500 LIBOURNE	c.wery@aliceadsl.fr
422	PORT Gérard	22 rue Cartigny 59144 ETH	franck.port@sfr.fr
423	BOQUET Ginette	1 rue Goubermoulins 76170 LILLEBONNE	ginette.boquet@wanadoo.fr
424	PETOUX Roger	21 cité Bédin 02000 LAON	roger-petoux@wanadoo.fr
425	GERME Marie-Hélène	22 place du président Roosevelt 33110 LE BOUSCAT	mhgerme@orange.fr
426	MILLET-LACOMBE Pierre	2 rue de la Horaine 22700 PERROS GUIREC	ph.m-l@orange.fr
427	HOMOLA Chantal	72 rue de l'hôtel de ville 59620 AULNOYE AYMERIES	chomola@neuf.fr
428	PETOUX Marie-Ange	21 cité Bédin 02000 LAON	roger-petoux@wanadoo.fr
429	CROMBOIS Francis	domaine d'Artémis résidence Alphée APPC35- 6 allée du château 59110 LA MADELEINE	francis.crombois@gmail.com
430	HOUPE Annie	impasse Mosquito 82360 LAMAGISTERE	houpe@wanadoo.fr
431	LEPOINT Gérard	1 rue des vergers 28000 CHARTRES	g.lepoint@wanadoo.fr
432	MAINIL Claude	9 allée Gaspardet La Favière 83230 BORMES LES MIMOSAS	claudemainil@orange.fr
433	NOEL Christiane	Peyroulie 47110 SAINTE LIVRADE SUR LOT	noel.c468@orange.fr
434	DUSART Jean	Via Marino 43 - 21014 LAVENO MOMBELLO (Italie)	jean_dusart@yahoo.fr

435	HERNANDEZ Véronique	20 rue du président Kennedy 51220 CORMICY	vero.broyart@wanadoo.fr
436	RABOT Françoise	15 résidence Carnot 59690 VIEUX CONDE	frabot43@hotmail.com
437	TALBOURDEAU-MINAUD Nathalie	12 rue Raymond Lavigne 33100 BORDEAUX	ghosty33@free.fr
438	LARBRE Danielle	76 allée Alphonse Karr 51000 CHALONS EN CHAMPAGNE	danielle.larbre-andre@wanadoo.fr
198	FAUTREZ Marie-Josèphe	5 route d'Obernai 67530 BOERSCH	mjgene2@yahoo.fr
439	TREMPONT Jean-Yves	39 rue Jean Jaurès 59216 SARS POTERIES	jeanyvestrempont@aol.com
440	JAGER Michel	13 rue Ampère 29770 AUDIERNE	mefjager@wanadoo.fr
441	TREMPONT Christiane	39 rue Jean Jaurès 59216 SARS POTERIES	jeanyvestrempont@aol.com
442	DAUGE Colette	45 route de Paris 61310 LE BOURG SAINT LEONARD	cg.dauge@club-internet.fr
443	SORRIAUX Marie-Christine	3 rue Georges Courteline 9211 CLICHY	zeldazonc51@hotmail.fr
444	BAUDOUX Joséphine	1 place Pelé 33670 LE POUT	josee.bdx@orange.fr
445	PREVOT Guy	15 ruen de l'abbé Papon 69005 LYON	prevot.guy@neuf.fr

Boulogne dans le Bottin de 1908.

A sept kilomètres du bureau de poste et de la ligne de chemin de fer d'Avesnes. – poste télégraphique de Cartignies (à 4 ½ kilomètres). – 441 habitants. – *Fêtes communales* : le troisième dimanche de mai et le 15 août.

<i>Maire</i> :	Briatte (Fernand).
<i>Agriculteur</i> :	Flamant (A.).
<i>Beurre et fromages</i> :	Société anonyme des Laiteries de Boulogne.
<i>Boucher</i> :	François (J. E.).
<i>Bourelriers</i> :	Coppée. – Lion.
<i>Brasseur</i> :	Lecat (Ad.).
<i>Charron</i> :	Mandler (F.).
<i>Épicerie, étoffes</i> :	Coppée (R.). – Monier (Mlle). – Prissette (L.).
<i>Fromages (fabrique de)</i> :	Pagnier (A.).
<i>Grains</i> :	Société anonyme des Laiteries de Boulogne.
<i>Maréchaux</i> :	Broez (F.). – Cousin (Ad.). – Cousin (O.).
<i>Menuisier</i> :	Garin (Th.).
<i>Meunier</i> :	Thiroux (E.).
<i>Tabac (débit de)</i> :	Coppée (R.).
<i>Tailleurs</i> :	François (A.). – Magotteaux (Arm.).



L'été dernier, Colette, notre présidente, a numérisé un document précieusement gardé dans les archives de la mairie du village. En voici la transcription la plus fidèle possible, parfois rendue difficile du fait de l'usure du document daté du 15/11/1620.

Merci aux colistiers du forum « ancêtres en avesnois » qui m'ont aidée en me communiquant le fruit de leurs recherches et en me donnant leur avis : Raymond BÉTRY, Abdallah BOUDJOURI, Jacques CAUDRY, Gérald COLLET, Joël FRÉHAUT, Muriel LEMPEREUR-LEROY et Benoît PINCHART.

Merci à Colette de m'avoir transmis les photos de ce parchemin.

Page1



Déclaration des biens, cens, rentes.

et revenus apparten[ant] aux communs pauvres de Bouzegnies et Landegnies renouvelée par et en la p[rese]nce de Anselme MARTIN ¹ mayeur de la dite ville aussi de Courtsolre y estant sové (??) terres a mes Tres honnorees Dames de Maubeuge apparten[ant] ----- comme eschevins modernes Andrieu COUPIN, Jehan LE---SER, Jan BERTAUT, Gronque (?) MARTIN, Jehan SPOULET, Piere SOHIER, et Josse PLACQ avecq plusieurs et plus foye ? partie des communs mannans dudit Bouzegnies et ce par le moyen d'Anselme MOCQUEAU gardien (??) dicelle terre L'an de grace n[ost]re Seigneur seize cent et vingt le quinziesme et seiziesme iour de novembre



Rentes escheantes au jour du Noël

Première

1. **Anselme MARTIN** : Dans son « *Histoire de Cousolre* », Alfred JENNEPIN cite un Anselme MARTIN qui fut mayeur de Cousolre pendant une longue période et mourut vers 1528. Thomas MARTIN, fils d'Anselme, décédé à Cousolre le 10/10/1558, fut aussi mayeur de 1528 à 1558.

Anselme MOCQUEAU sur trois quartes de
jardin gis[ant] le Trieu Nonette CAMBRELIN
et y ten[ant] a la vefve Andrieu HURTIN
et audit Anselme MOCQUEAU des deux costez

iii ß vi d

Page 2

De la dite vefve Andrieu HURTIN sur demie
journ[el] aussi de jardin ten[ant] a l'heritaige
precedent, à Andrieu LE GROT du loing
et audit MOCQUEAU des deux costez

ii ß vi d

Jean SAULVEUR et parchonniers sur leur
pasteur (sic) du Gard au devant de la maison
dudit MOCQUEAU et y tenant – ottelz ²

ii ß vi d

D'eulx sur leur part du Bocquereau ten[ant]
a la rue de Solre et a Jean SIMONET

ii ß

La vefve Benoit DE VERGNIE sur son jardin
Lozet ten[ant] aux chemins de deux costez
xii d

Martin MATTON auparavant Gille RENAUT
sur demy journ[el] de pret au Boucquau ten[ant]
a aultre pret, a luy encor, et a Nicolas DUBOIS

iii d

Page 3

Les vefves (sic) et hoirs Jan LIESNET sur demy
bonnier de terre gisant desoub leur grange
ten[ant] aux Dames de Beaumont en Valenchieune ³

vii ß vi d

La vefve Melchior FAUVERCHIEUNE sur
sa maison et jardin gis[ant] a Landegnies ten[ant]
a rues et au fiefz dudit Gille REGNAULT

... (illisible)

Jacque L'HOSTE et les vefves [et hoirs ??]
Estienne (?) DENISART sur ---- journal de terres (? : effacé)
gisantes a l'agorgeoit ⁴ ten[ant] a la vefve
Jean LIESNET et au chemin allant a Beaum[ont]

... (illisible)

Walbert BAUDART sur demy bonnier de terre
gisant deseulre le molin passant la
piedsente allant à Courtsolre parmy

vi d

2. « ottel » in "Dictionnaire de la Curie de Sainte Palaye - T 8" : tel - pareil - de la même manière.

3. **Dames de Beaumont à Valenciennes** : couvent de Dominicaines - Voir l'ouvrage « Histoire du couvent des Dominicains de Lille en Flandre et ... » par le R.P Charles Louis RICHARD, à la page 26 et suivantes (pour les Dames de Beaumont) <http://books.google.fr/books?id=r8oDAAAACAAJ&pg=PA1&dq=histoire+du+couvent+des+dominicains&hl=fr#v=onepage&q&f=false>

4. « l'agorgeoit » : il s'agit peut-être d'un lieu-dit qui aurait pour signification un rétrécissement, une ruelle, ou bien ce pourrait être un abreuvoir (?) ; similitude possible avec le verbe « égorger » : était-ce un lieu d'abattage ? Proche de l'église : cela est douteux !

Nicolas MARGOT sur les heritaiges
au dit district ?

... (illisible)

Page 4

Jean SAULVEUR et comparchonniers sur leurs
heritaiges qui furent à M[aitr]re Jean DE HAUSSIN **5**
qu'il at donné pour la fondation de son obbit

xix ß

Jan WAROCQUIER sur la maison et jardin lez l'Eglise
ten[ant] aux murs du cemetiere

xxx ß

Noel L'ARDENOIS et parchonniers sur trois
quartes de terre gisantes a [..... : blanc] ten[ant]
a l'Abbaye d'Asnez **6** (et) ausd[its] pauvres

v ß

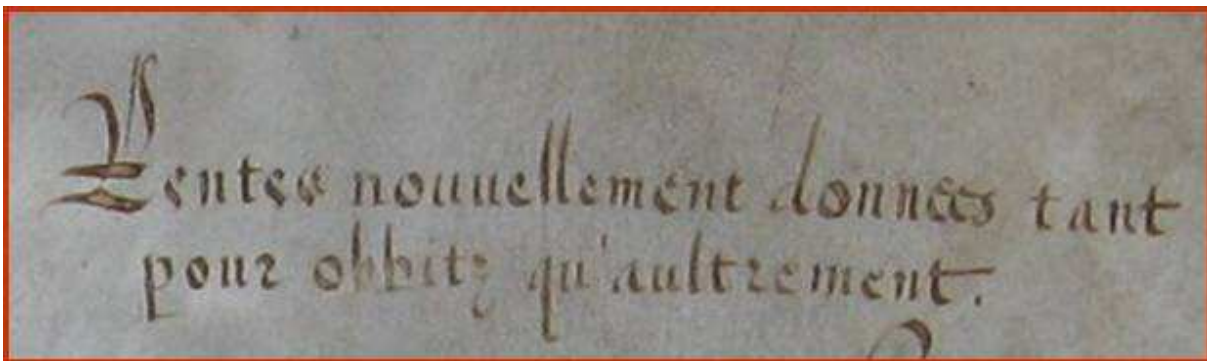
Jean MATTON sur une quarte de pret gisante
a la saulx des prez, a la bonne fontaine
ten[ant] aux susdits pauvres

ii ß

Et du predict Jan WAROCQUIER sur sa devant dite
maison et heritaige tenant ausdits murs du
cemetierre

xL ß

Page 5



Rentes nouvellement donnees tant pour obbitz qu'aultrement

Première

Gille RENAULT au lieu de Marcq MORIAULME
sur sa maison, edifice, et jardin gisant a Landegnie
tenant au chemin de deux costez qu'at donné
Jenne FAVERCHienne pour son obit

xxv ß

Margueritte MOCQUEAU sur son pret desoub le
bois des Commaignes appellé le pret
Godimus tenant au dit bois, a Jean SAULVEUR

5. **Jehan DE HAUCHIN**, curé de Cousolre et Bousignies, savant professeur en théologie, chanoine du chapitre de Maubeuge, est cité en 1413 dans un cartulaire de l'Abbaye de la Thure ; est mort à Maubeuge vers 1420. (A. JENNEPIN - "Histoire de Cousolre" - page 339)
6. Abbaye d'Asnez : probablement l'Abbaye d'Aulne à Gozée (B) qui devait donc posséder des terres à Bousignies.

et parchonniers, et a Anselme MOCQUEAU
qu'at donné Servais L'ARDENOIS

xi ß

La vefve et hoirs Walbert BAUDART tant
sur sa maison et jardin qu'il possède lez pont Aubert *
de Consacq comme sur sept journ[els] de terre
gis[ant] deseulre le molin passant la piedsente
allant a Courtsolre parmÿ ten[ant] aux aises
de ville de deux deboultz aussi donné pour
son obbit

xLv ß

* « Aubert » a été ajouté en remplacement de « de Consacq » qui a été barré

Jan WAROCQUIER sur un journal de terre aux

Page 6

prez a spenne (épines) et y tenant au chemin de Thirimont
et aux hoirs George BRASSART et une quarte
aussi de terre au trou de Fierlers ten[ant] a
Martin MATTON qu'at [aus]si confier ROUSSEAU pour
son obbit – ottelle

xLv ß

Gregoire GOUTTIERE sur demi bonnier de terre
gisant entre les deux bois des grandes et
petites Commaignes et y tenant et passantes
le chemin menant a Beaumont parmÿ
a luy demeuré par recours

L ß

Jan BAUDART sur sa maison, jardin, terre, pret
et heritaige gisant ausdites Commaignes qui
furent a Jan D'EPPE a luy demoré de
rendue a nouvelle loÿ et qu'at donné
la dite vefve Jan D'EPPE pour son obbit et de
son marit

xL ß

Jan RONDEAU sur sa maison et jardin qu'il
possède gisant sur le terne de Consacq et
qu'at donné Jacque LION et Anne WILLOT
sa deulxiesme femme pour leurs obbitz se
doyant dire le dixiesme et onziesme de novembre
de quarante s[ols] t[ournois] ch[ac]un obbit

iiii^{xx}

Page 7

Jan MEURISSE sur demi journ[e]l de pret qu'il at
contre le pret du Seign[eu]r qu'ont donné
Piere BLANPAIN et Jennette MOQUEAU pour
leurs obbitz trente cincq s[ol]z prins en
soixante dix s[ol]z partant contre les pauvres
de Thirimont, icy pour la parte desdits
pauvres

xxxv ß

Benoict LEFEBURE sur son jardin contigu la
fontaine du dit lieu et qu'at donné Gille
FAUVERCHIEUNE pour son obbit et de Margueritte
LE LEUT sa deulxiesme femme de chacun xL ß

iiii^{xx} ß

Nicolas BERNARD sur deux journ[els] de terre
a Buissot tenant a Anselme MOCQUEAU de debout
par desoubt et par deseulre du long au
chemin de Beaumont a luy demeuré par
recours

xL ß

Jean MOSNIER sur sa maison et jardin gis[ant] au
debout de Landegnies ten[ant] as rues et aux
Warissaix et qu'at donné Lambert
L'ARDENOIS pour les obbitz de luy et de sa
femme et chanté au jour St Jan Bapt[iste]

viii £ v ß

Page 8

La vefve et hoires Jan BUIRETTE de Solre
sur Sambre doibvent ch[ac]un an douzes livres
dix ß tourn[ois] de rente sur tous leurs heritages
qu'ilz possèdent gis[ant] audit Bouzegnies et
qu'at donné Simon ALLARD escheante ch[ac]un
an au quinziesme may, lesdits :

xii £ x ß

De Jean BARBIER doibt ch[ac]un an vi £ tourn[ois]
sur son pretz al Maselle lez le molin
iceluy at foin et wayen qu'ont donné
les hoires feu Bauduin MOCQUEAU et Jenne
FOURMENT pour fondation d'obbit se doyant
dire le quattorziesme et quinziesme novembre
de soixante ß ch[ac]un obbit, lesdits :

vi £

Page 9

page vierge

Page 10



Heritaiges prez et terres a trois royes ausditz pauvres de Bouzegnies

Trez

Premier

La iuste moittiet de trois quartes a

l'agorgeoit ⁷ partant contre l'Eglise
dudit lieu tenant au chemin allant a
Beaumont, a Anselme MOCQUEAU et aux
vefves (sic) et hoires Benoit DE VERGNIE

La moictiet de cincq quartes gisantes desoub
le bois des Commaignes partant contre
Gille REGNAUT ten[ant] au haut bois a Andrieu
COUPIN et aux terres labourables
(intercalé et d'une autre écriture, il y a des chiffres romains et Simon ALLARD)

Demy journal gisant desoub les hayes de Categnies
y tenante aux Dammes de Maubeuge a
la rivière et a Quintin LARDENOIS

Et aultre demy journ[el] aux prez a la
bonne fonteine ten[ant] aux dites Dames de
Maubeuge au fief Nicolas DU BOIS et
au susdit Andrieu COUPIN

Page 11



Terres a la roye de Fierlers Villers et grand fayau

Premier

Trois quartes gisantes desoub les lus ⁸ ten[ant]
de deux costé a Anselme MOCQUEAU et
a Jan SAULVEUR et parchonniers

Demy journ[el] assé proche deseulre la voye
ten[ant] aux Dames de Beaumont en Valenchiene
du debout, et a Quintin L'ARDENOIS

Trois quartes au mittant du Villers ten[ant] a Jan
SAULVEUR et parchonniers et a Franchois
CUVELIER de deux costez

Un journ[el] au debout des lus ⁹ ten[ant] a Anselme
MOCQUEAU du loing et par deseulre du debout
a Jan BARBIER d'aultres, du loing a [..... : blanc]

Trois quartes deseure la fonteine de Gerardcroix

7. idem 4.

8. « les lus » : « les loups » probablement (il y a un endroit à Bousignies appelé « l'aïe des leus » en patois, ce qui doit signifier : « la haie des loups »).

9. Idem 8.

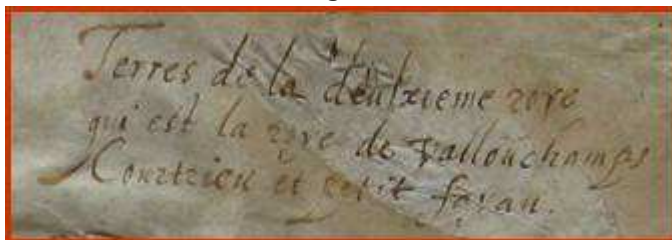
tenant a Nicolas BERNARD, a Jan BERTAULT, et au dit
Jan SAULVEUR et parchonniers

Cincq quartes au trou du dit Fierlere ten[ant] au
bois des Grandes Commaignes du loing, et a
la vefve Nicaise LARDENOIS de deux costez
et ce y comprins une quarte par deseulre
retournant iusqz au pret du trou dudit Fierlere

Trois quattres (sic) gis[ant] a la haye des Mescaut
[dans la marge : a recouvrer] ten[ant] au predict Jan SAULVEUR et parchonniers
et aux representans de Jan RESTEAU de
Mons

Et demy journ[el] deseulre le prefon Dame Jehanne
et y tenant au susdit Jan SAULVEUR et
parchonniers et a Estienne PEPIN de Beaumont

Somme : vi journ[els] et i quarte



**Terres de la deulxieme roye qui est la roye de Vallouchamps
Courtrieu et petit fayau**

Demy journ[el] gis[ant] au mittant du dit Valouchamps
ten[ant] aux pauvres de Courtsolre de debout
d'aulture a Franchois CUVELIER, au predict
Anselme MOCQUEAU par desoub, et a
Martin MATTON

Quarte et demy assé pré ten[ant] au dit
Martin MATTON, aux hoirs Medard
DENISART, et de debout au chemin allant
a Beaumont

Une quarte au dit lieu ten[ant] a Quintin LARDENOIS
audit Jan SAULVEUR parchonnier de deux
costé et a Bartholomé JULIEN

Trois quattres (sic) gisans empré de la Maraille
ten[ant] a Jan BARBIER a Nicolas DU BOIS
du debout par desoub et Anselme MOCQUEAU

Demy bonnier assé pré passant le chemin
qui vat du dit Beaum[ont] a Montignÿe parmÿ
ten[ant] au susdit Quintin LARDENOIS du debout et

Page 14

a Andrieu COUPIN de deux debout

Une quarte en ladite fache ten[ant] a Anselme
MOCQUEAU par desoub a la vefve Jan LIESNET
et à lheritaige precedent

Cincq quartes audit lieu ten[ant] aux Dames
de Beaumont en Valenchieune passant la
piedsente allant a Bouzegnie parmÿ a
Jan SAULVEUR parchonnier, et a Jan BARBIER

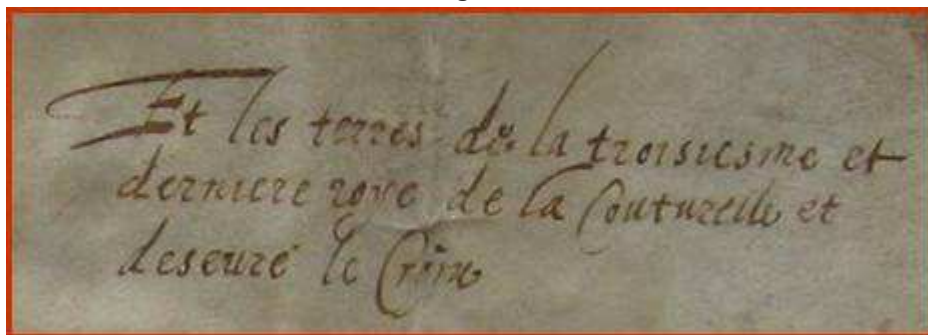
Trois quartes sur Fort a Mont ten[ant] audit
Jan BARBIER, a la vefve Jan VAROCQUIER
aux aises de ville de deux debout

Demy journ[el] desoub le bois des Commaignes
ten[ant] [..... : blanc] (dans la marge : « a recouvrer »)

Et un journ[el] de faucques gisant empres le
chemin menant a Thirimont et y tenant
et aux Dames de Beaumont en Valenchieune

somme : vii journ[els] et demy quarte

Page 15



**Et les terres de la troisieme et dernière roye de la Couturelle et
deseure le Croix**

Trois quartes gisantes en la ditte Couturelle
ten[ant] a Nicolas BERNARD, aux pauvres de Courtsolre
et au rieu des Consoeures

Demy journ[el] plus hault ten[ant] par dela le Grand
Fossé ten[ant] a Martin MATTON de deux costez
et du deboult audit Grand Fossé

Trois quartes as scasses (?) encor plus avant

tenantes aux terres dagisses (d'agaisses ?)¹⁰ a Nicolas DU BOIS et a Bartholomé JULIEN

Ottelz trois quartes gisantes au Fondonrieu
deseulre le Poirier ten[ant] a Andrieu COPPIN
de deux costé et a Piere LARDENOIS

Demy journal a Sclenchesne ten[ant] audit Andrieu
COUPIN, aux hoires Medard DENISART, et
a Jacq DE SOLRE

Trois quartes au Chaufort ten[ant] du debout
au chemin menant dudit Bouzegnie a Thirimont
aux pauvres de Leugnies et audit Chaufort mesme

Page 16

Demy journ[el] plus avant gisante a la Rousiere
ten[ant] a Jan DE CLEFAY de deux costez a
Nicolas DU BOIS et a la piedsente menant a
la touillerie du debout par deseur

Trois quartes a l'espammerie¹¹ tenant du debout
au chemin de Thirimont et a Anselme MOCQUEAU
du long

Deux journ[els] gisantes deseulre ladite croix ten[ant] aux
vefve et hoires Jan LIESNET, a Nicolas DUBOIS
et audit Anselme MOCQUEAU

Demy journ[el] plus avant ten[ant] a Jan SAULVEUR
et parchonniers, a la vefve Gille MAIREAU
et a l'église dudit Bouzegnie

Trois quartes tant pret que terres au chemin
des lus ten[ant] a Jan BARBIER du debout et audit
chemin des lus

Demy bonnier de terre waghe¹² a Favrenpret
ten[ant] audit chemin de Thirimont prins en un
bonnier partant contre la vefve Benoit
DE VERGNIE et a prendre du coste vers ledit
Thirimont ten[ant] a Thomas LE NAIN de Thuin

10. « **agaisses** » in *"Dictionnaire rouchi-français - Gabriel Antoine HÉCART"* : Terre grasse et froide, abondante dans l'arrondissement d'Avesnes ; on emploie la chaux pour l'échauffer afin de la rendre productive. C'est aussi le nom d'une pierre schisteuse brunâtre, disposée par couches d'un pouce d'épaisseur, qui abonde dans certaines terres et les rend moins propres à la culture.

11. « **espammerie** » : c'est un lieu où s'exerce une activité (suffixe -erie) mais laquelle ? Peut-être un lavoir où on peut rincer le linge (« **spamer** » dans le dictionnaire de GODEFROY) ou une tannerie.

Voir aussi le verbe « **spaumer** », synonyme de « **rapamer** », « **spansner** » avec le sens de égoutter, presser, nettoyer, laver dans le « **Glossaire étymologique montois, ou dictionnaire du wallon de Mons ...** », numérisé dans google books. Cette espammerie était située non loin du chemin de Thirimont

12. « **waghe** » in *"Dictionnaire de GODEFROY"* : = vague, vacque, vake, vaghe, vage, vauque, waugé
adjectif signifiant : vide, vacant, inoccupé, inculte, abandonné.

a Jan SAULVEUR et parchonniers, aussi a
[..... : inachevé]

Page 17

Trois quartes gisantz deseulre le chemineau
allant du moulin de Bouzegnie à Bersillie
au susdit Anselme MOCQUEAU du debout par
desoubt et a la vefve Jan LIESNET

Trois quartes gisantes au predit Chaudfort
ten[ant] au chemin de Thirimont et a ladite vefve
Jan LIESNET, et aux Dames de Beaumont
en Valenchienne
Demy journal assé pret ten[ant] du long audit
Anselme MOCQUEAU, audit chemin et a
Bartholomé JULIEN de deux costéz

Trois quartes assé pré de l'espammerie ¹³
ten[ant] a Thomas LE NAIN, a Nicolas BERNARD
et audit chemin de Thirimont

Et un journ[el] en la preditte Couturelle empres
de la Grande Saulx ten[ant] au pret de la
bonne fonteine, et Andrieu COUPIN de trois
costez et qu'at donné Simon ALLARD

somme : xiiii journels moins une q[ua]rte

ensemble : xxvii journ[els] quatre ----
de pret deux journels

Page 18

Auquel recueil ontz este p[rese]ns les soussignantz
et que ayant este fait ced[it] p[rese]nt renouvellem[ent]
au plus equitablem[ent] qu'il nous at este possible
pour l'acquist et descharge de n[ot]re office
les preditz jour mois et ans (sic)

signé : illisible

Myriam AZEMARD , *chgb113*.



13. Idem 11

Notes de lecture.

"...Municipalité de DOURLERS...

Ce jour d'hui 22 frimaire deuxième année républicaine à deux heures de laprès midy.

Devant nous, maire et officier de la dite commune de Dourlers s'est présenté **le citoyen Le Roÿ** capitaine au septième régiment de cavallerie qui nous a déclaré vouloir ne plus porter le nom d'un traître dont la justice nationale a purgé le sol de la liberté, pour y substituer celui de **"Libre"**, nom qui convient à ses principes et à ses sentiments Républicains.

En conséquence, avons ...(enregistré ?).. le nouveau baptême qu'il s'est donné sous le nom de "Libre" et le reconnaissons sous ce nouveau nom.

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent nom pour servir et valoir ce que de raison et enregistré au registre de baptême.

La guerre de ce que défend de rien signer, le scel n'étant plus en usage ayant été enlevé par l'ennemi.

Fait à Dourlers. Alexis Le-Conte. Maire..."

Ndlr : Le document est daté du 12 décembre 1793.

Les 15 et 16 octobre, soit deux mois avant, Dourlers et son château, sont un enjeu de la Bataille de Watignies. Cependant, la guerre n'est pas terminée et d'importants éléments des troupes françaises restent sur leurs positions. Dans une pulsion patriotique et tout à fait respectable liée à la victoire, ce capitaine de cavalerie, cantonné à Dourlers, souhaite changer de patronyme...Ce qui est fait...

L'histoire ne dit pas si, à cette occasion, et porté par l'élan républicain, Alexis "Le-Conte", Maire de Dourlers, n'a pas souhaité également changer son nom et suggéré à d'autres "Le-Duc" par exemple... d'en faire de même....

Daniel BLONDEL, chgb81.

Des flesmois dans les armées napoléoniennes.

Les guerres napoléoniennes furent coûteuses en vies. Quel village n'a pas son lot de jeunes hommes morts dans ces batailles qui se sont déroulées au plus profond de l'Europe, ou de maladies mal soignées, tant les conditions de vie et d'hygiène dans les cantonnements laissaient à désirer ? Si les horreurs des guerres du XXe sont encore bien présentes dans les mémoires, si les noms de nos compatriotes tombés au champ d'honneur ne seront pas oubliés grâce aux monuments élevés en leur souvenir, il n'en est pas de même pour tous les morts des guerres du 1er Empire, bien trop lointaines, bien trop anciennes.

Élesmes, comme tant d'autres communes, a souffert de la perte d'un certain nombre de ses enfants, morts dans des contrées lointaines sans avoir revu le pays. Leurs noms, on peut les retrouver en feuilletant les actes d'État Civil de cette période si troublée.



- 1809 : **Jean Baptiste Wautier**, âgé de 23 ans, fusilier de la 3^e Compagnie de la 1^{ère} Cohorte de la 4^e Légion d'Élite du nord, entré à l'hôpital militaire de Eecloo (*Eeklo ville belge située entre Gand et Bruges*), 4^e arrondissement du département de l'Escaut le 01 octobre, mort le 15 novembre.
- 1812 : **François Joseph Ansiau**, Maréchal des Logis au 25^e régiment de dragons, demeurant à Élesmes, né à Leval, fils de Druon Ansiau et de Marie Joseph Bilmont, a été tué à l'ennemi le 8 février 1812, près de Benavente (*Au nord ouest de l'Espagne*).
- 1813 : **Désiré Aimé Jonet**, ouvrier à la 41^e Compagnie d'Ouvriers d'Artillerie, âgé de 21 ans, est décédé à l'hôpital des Philippines à Valladolid (*Espagne*) le 30 janvier par suite de fièvres.
- 1813 : **Florent Paÿen**, cuirassier au 11^e Régiment, 2^e escadron, 6^e Compagnie, âgé de 26 ans, entré à l'hôpital de Brunswick (*Allemagne*) le 6 février, décédé le 17 mars, par suite de philysie (!!!).
- 1813 : **Ciprien Gibon**, grenadier au 151^e Régiment d'Infanterie de Ligne, 2^e Bataillon, entré à l'hôpital de Leipzig (*Allemagne*) le 16 juillet, décédé le 18 juillet des suites de ses blessures.
- La mort la plus surprenante est sans conteste celle de **Constant Beauvois**, qui, l'esprit certainement batailleur, perdit la vie au cours d'un duel à l'arme blanche, dans la ville de Bayonne. Le rapport de police, reproduit ci-dessous, parle de lui même :

"Le vingt-cinq janvier mil huit cent dix, il a été remis à nous Maire faisant fonctions d'Officier de l'Etat Civil de la ville, cantons et arrondissement de Bayonne, département des Basses Pyrénées, un procès verbal daté du vingt-deux de ce mois, dressé par Monsieur Antonin Dirassen, Commissaire de police de cette ville, au sujet d'un homme trouvé mort sur les glacis du quartier de Mousserolles, conçu en ces termes. Le vingt-deux janvier mil huit cent dix, nous Antonin Dirassen Commissaire de police de la ville de Bayonne, sur l'avis qui nous a été donné par Monsieur Laccoin, Commissaire de quartier, nous sommes transportés sur les glacis vers Mous-



*serolles où nous avons trouvé étendu sur l'herbe un cadavre qui a été, par Messieurs Jean Martin, lieutenant et Martin Capitaine, caporal de la deuxième compagnie d'armuriers, reconnu pour être celui de **Constant Joseph Christophe BEAUVOIS**, fils de Jean et d'Amélie Joseph Bodé, ouvrier de leur compagnie, né le deux février mil sept cent quatre vingt-huit, à Elesmes, canton de Maubeuge. Messieurs Blaise Birck et Guillaume Caplanne, Chirugiens de l'hôpital militaire, qui ont visité en notre présence le cadavre, ont reconnu qu'il est sans vie, atteint entre la seconde et la troisième côte en dessous de la mamelle droite d'une plaie pénétrante d'une grande profondeur,*

causée par un instrument pointu et tranchant qui a occasionné la mort. Tout annonce que cette mort est la suite d'un duel, mais personne n'a pu nous indiquer positivement l'auteur du coup que nous nous proposons de rechercher ultérieurement afin de le faire punir conformément aux lois.

Les dits Sieurs Martin, Capitaine, Birck et Caplanne ont signé avec nous à Bayonne les jour mois et an susdits, signés au dit procès verbal Martin lieutenant, Capitaine caporal, Birck, Caplanne, Chirugiens et Dirassen, Commissaire de Police, dont acte, le dit procès verbal ayant été mis en liasse. " Les dits Sieurs Martin, Capitaine, Birck et Caplanne ont signé avec nous à Bayonne les jour mois et an susdits, signés au dit procès verbal Martin lieutenant, Capitaine caporal, Birck, Caplanne, Chirugiens et Dirassen, Commissaire de Police, dont acte, le dit procès verbal ayant été mis en liasse. "

Dominique SALLÉ, CHGB228.



GLAGEON

Situation

Glageon est une commune du département du Nord, arrondissement d'Avesnes, canton de Trélon, proche de la frontière belge.

Elle est intégrée au Parc Naturel Régional de l'Avesnois.

Sa superficie est de 1177 ha.

La commune est arrosée par l'Helpe Mineure (ou petite Helpe) et ses affluents.

Étymologie

Selon A Desmasure (7), Glageon s'appelait autrefois Glangon, du celtique Glan qui signifiait bord de l'étang-bord de la rivière et de Gon qui signifiait roche-hauteur.

Les habitants s'appellent les glageonnais (es).

Les armoiries de la commune sont : « d'Hermine à la bande de gueules »



Bref historique

La découverte en 1862, au hameau de Couplevoie, de sépultures renfermant des armes, des fers de lance, d'un poignard et des lames de glaives accrédite la thèse d'une occupation mérovingienne.

Un château fortifié dont il ne subsiste plus aucune trace, représenté notamment dans les albums de CROY, appartenant à Marie de Châlons fut vendu en 1633 à Guy de Chatillon.

Il fut pillé et incendié en 1543 par les troupes de François 1^{er}, puis en 1554 par celles d'Henri II et enfin en 1637 et 1655 par celles du Maréchal de Turenne. (13)

Dessin exposé en mairie (5)



Quelques seigneurs :

- Jean d'Esclaibes, époux de Ide de Bergue, dame de Glageon. ainsi qu'une lignée de Van STAVEL (11-12-14-15) dont
- Jan (1451-vers 1510), époux de Marguerite de HERZEELE,
- Joost (1478-1521), époux de Jeanne de LIGNE.
- Philippe (1511-1563), époux de Anne de PALAN, qui fut grand maître de l'artillerie du roi d'Espagne Philippe II.
- Floris (1557-1603), époux de Madeleine de EGMOND.

Un moulin « couvert d'ardoises » existait à la fin du XVIe (albums de Croy).

Église

En 1186, la paroisse était rattachée à l'abbaye de Liessies.

L'église St Martin, construite en 1714 a été agrandie en 1785.

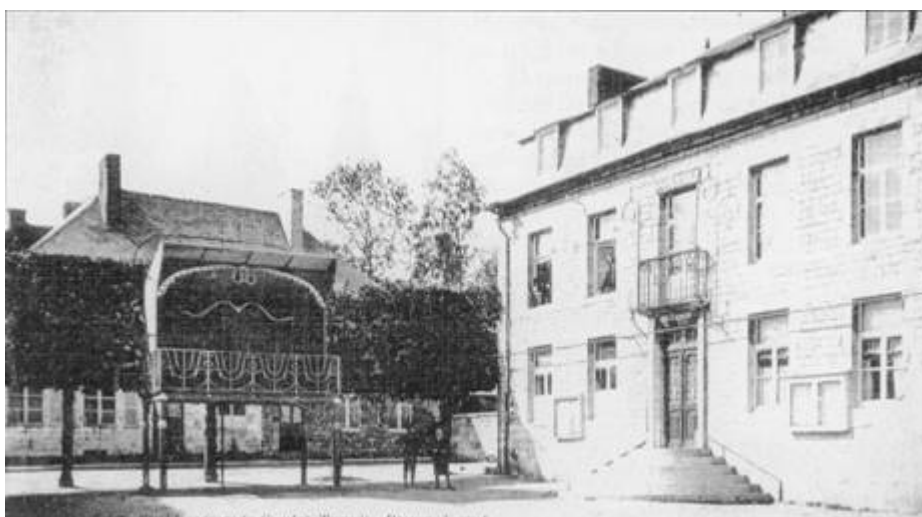
Elle renferme un reliquaire de St Martin du XIe, une statue de pierre de Ste Waudru du XVIe ainsi qu'un autel en marbre construit à la demande de Jean de Gozée (+ 19/02/1724), Seigneur de Biesmes et Maître de forges à Glageon.



Mairie

L'ancienne mairie, construite en 1825, a abrité jusqu'en 1884 l'école des garçons, elle a été transformée en bureau de poste en 1980.

L'ancienne mairie-école des garçons (6)



Le bureau de poste aujourd'hui



École des filles

L'ancienne école des filles fonctionna de 1846 à 1875 puis fut transformée en bureau des postes en 1877, ce dernier a été transféré en 1979.

L'ancienne école des filles – bureau de poste (6)



Les bâtiments aujourd'hui reconvertis en habitations



École de garçons

Construite en 1885, les écoles primaires y ont été regroupées en 1986, devenue école Jacques BREL en 1993.



La mairie actuelle est installée depuis 1968 dans l'ancien château Boulanger.



Château des Tourelles (Hostellerie aujourd'hui)

Construit avant 1885 par Théodore MEURET, natif de Chartres, maréchal des logis au 24^e Rgt Art., Mort pour la France à Fontainebleau le 14/11/1918



Deux restaurations réussies

Le lavoir rénové en 2004, situé en face de l'ancienne maison des anciens maîtres des forges.



Le calvaire que Me GOULART Marie (1660-1730), veuve de Jean Théodore de GOZÉE (1664-1724), maître des forges, seigneur de Biesme Coulonoise, a fait construire en 1727.

Rénové à trois reprises, dont la dernière par la municipalité en 1993.



Les industries

Métallurgie

Dans le village voisin de Féron, l'exploitation d'une mine de fer est mentionnée dès le XIe siècle.

Nous n'avons rien trouvé concernant la localisation de la forge de Mr De GOZÉE (1664-1724), peut être n'était-il qu'un habitant de Glageon ?

La Forge Neuve ou Neuve Forge en 1789: « concession immémoriale du Seigneur de Trélon », « établissement existant depuis plusieurs siècles », « demande de maintien 11/11/1808 », « propriétaire Mr de LAURANGUAIS haut justicier de Glageon » (1)

HUFTIER Louis Constant (1786-1828) puis son gendre MOUTIER Jean (1814-1875) ont exploité une forge, vraisemblablement située au lieu dit La Neuve Forge, du début XIXe jusqu'en 1860 environ.

« En 1826, la Veuve HUFTY est autorisée à conserver et à maintenir en exploitation deux lavoirs à bras pour le minerai de fer » (9)

Les carrières

Des carrières de marbre et des mines de fer furent exploitées très tôt, ainsi, en 1773 est créée La Minière de Couplevoie.

Un marbre rose a notamment été utilisé au Château de Versailles lors de travaux de restauration sous la Monarchie de juillet. L'extraction se poursuivra jusque vers les années 1890.

Aujourd'hui, la Société Bocahut exploite une carrière de matériaux.

La verrerie-gobeletterie DUBOIS a été fondée en 1900 par DUBOIS Edmond Henri, natif de Glageon (1871-1943), elle fut détruite par les allemands en 1918 puis reconstruite en 1920.

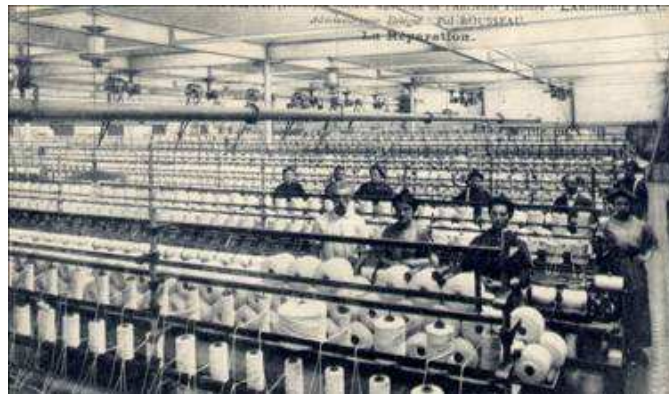
De nouveau fermée pendant les années 1939-45, elle ne put résister à la concurrence des verreries automatiques et sa fermeture définitive intervint en 1966.

Vers 1900 (3) et après la reconstruction (6)



La filature de laine Landousie (Landousie-Hubinet puis Rousseau-Landousie) fut fondée en 1889 par Auguste Landousie (1831-1900), dévastée pendant la première guerre mondiale elle fut intégrée en 1918 dans la SFRF (Société des Filatures de laines peignées de la Région de Fourmies), plus connue sous le nom de Consortium, elle cessera son activité en 1980.

(6)



Ce qu'il reste des bâtiments aujourd'hui



La filature Hubinet qui fut créée en 1877 par Charles Louis Hubinet (1877-1913) natif de Glageon, subit le même sort que la précédente pendant la guerre, reconstruite en 1920, elle fut reprise par Charles Sergent (1871-) son gendre, natif de Laon, puis détruite par un incendie en 1990 et finalement transférée à Wignehies.

Le Tissage du Moulin, installé sur l'ancien site du moulin, fondé vers 1863 par Théophile Legrand (1799-1877), figure illustre de l'industrie textile, tournera à plein régime en 1914 (420 ouvriers). Il sera détruit en 1918 par les allemands puis reconstruit en 1920 par Adrien Legrand.

Fermeture définitive en 1981, occupation aujourd'hui par une communauté Emmaüs.

Le Moulin vers 1900 (6)



La fabrique de chaussures créée en 1879 par BRIHAYE Médéric François (1839-1899), fermera en 1930. Elle était située entre la filature Landousie et le Château de Tourelles (hostellerie aujourd'hui). Il n'en reste aucun vestige.

La Brasserie-malterie qui aurait été fondée seconde moitié du XIXe produisait en 1927 environ 10.000hl. Cessation d'activité en 1940 du fait de la guerre (8).

Elle était implantée en contre bas du calvaire



La gare

La gare vers 1900 (6)



Évolution de la population (5)

La population culmine lors du recensement de 1906 (12) à 2957 habitants, avec comme principaux employeurs sur la commune:

Brihayé	80
Landousie	85
Dubois	90
Hubinet	340
Legrand et Cie	345

A noter qu'environ 150 personnes sont natives de Belgique et 160 de l'Aisne.

1793	885		1926	2514
1806	921		1936	2529
1831	1128		1946	2227
1851	1313		1954	2307
1861	1497		1968	2391
1872	1740		1975	2100
1886	2188		1982	1958
1896	2880		1999	1976
1901	2626		2007	1780
1906	2957			

Les Maires de 1647 à 2011 (10)

1647	Jean-Jacques Polchet et Nicolas Herbecq.	1800	Jean-Baptiste Brihaye.
1660	Jacques Lermigeaux et Jean-Jacques Polchet.	1806	Constant Renon.
1665	Jacques Lermigeaux et Ambroise Delattre.	1806	Joachim Décamp.
1670	Martin Pognart et Ambroise Delattre.	1816	Nicolas Méhaux.
1675	Jacques Lermigeaux et Léger Fiesvet.	1826	Louis Hufty.
1680	Pierre Brihaye et Martin Asscar.	1840	Jean-Baptiste Mahy.
1690	Noël Harbatte et Pierre Degaigne.	1843	Jean Moutier.
1695	Jacques Lermigeaux et Jacques Dehaussin.	1848	Jean-Baptiste Mahy.
1700	Pierre Leclercq et Pierre Lefebvre.	1852	Edouard Leclercq.
1710	Jean Lefebvre et Jacques Dehaussin.	1865	Philidor Brihaye.
1715	Jean et Pierre Lefebvre.	1870	Edouard Leclercq.
1720	Pierre Leclercq et Pierre Lefebvre.	1874	Philidor Brihaye.
1725	Jean Lefebvre et Pierre Leclercq.	1878	Jules Bourgeois.
1730	Jean et Pierre Lefebvre.	1879	Ernest Rousseaux.
1735	A. Lermigeaux et Pierre Lefebvre.	1900	Ernest Méhaux.
1740	Pierre et Jean Lefebvre.	1908	Louis Grivillers
1755	Pierre Degaigne et Jean Lefebvre.	1912	Vital Comtesse
1770	Jean Lefebvre et Pierre Leclercq.	1919	Ernest Méhaux.
1785	Pierre Leclercq (Premier mayeur unique).	1925	Albéric Bodchon.
1790	Nicolas Payen, élu et réélu MAIRE.	1940	Henri Defrize (Pdt Comité de Guerre)
1791	Adrien Jourdain.	1944	Louis Eliet (Pdt Comité de Libération)
1792	Jean-Baptiste Brihaye.	1945	Louis Eliet.
1795	Nicolas Méhaux.	1953	Abel Bourgeois, réélu en 1959.
1797	Pierre Abraham.		
1798	Nicolas Méhaux.	2001	Bernard Chauderlot (mandat en cours)

Sources :

- 1 Annales de l'Industrie Nationale et Étrangère (Lenormand-Moléom)
- 2 Base Mérimée : Inventaires des Monuments historiques et des bâtiments protégés
- 3 Blog Christnord (<http://chrisnord.sportblog.fr>)
- 4 Des villages de Cassini aux communes d'aujourd'hui (EHESC)
- 5 Évolution et structure de la population de Glageon (INSEE)
- 6 Fourmies-Glageon-Féron Tome IV avec cartes postales aimablement communiquées par l'auteur (Mémoire en images-Claude Lompert-Sutton)
- 7 Histoire des Communes du Canton de Trélon (Alfred Demasure 1860)

- 8 Inventaire général 2001 (<http://www.patrimoinedefrance.org>)
- 9 L'Industrie Sidérurgique en France au Début de la Révolution (Bourgin 1920-Imp. Nat.)
- 10 Mairie de Glageon
- 11 Mémoires pour servir à l'histoire des 17 provinces des Pays Bas, de la Principauté de Liège et de quelques contrées voisines (JN PAQUOT 1765)
- 12 Recensement 1906 (AD59)
- 13 Recherches Historiques sur Maubeuge et son Canton et les communes limitrophes (Z Pierrart 1851)
- 14 www.estaires.net
- 15 www.geneall.net

James HARDY, *chgb70*.

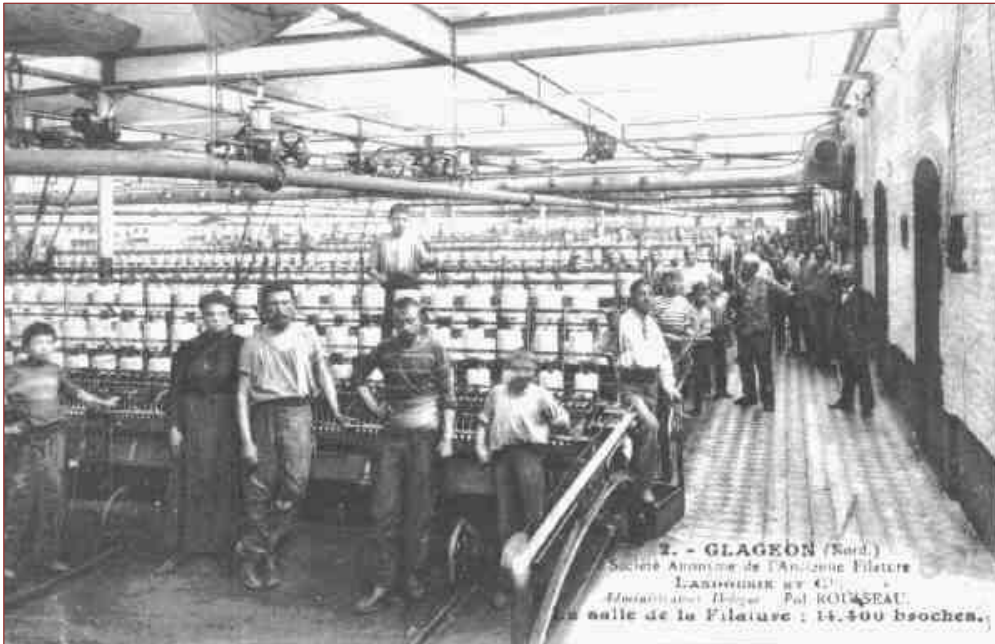
Glageon dans le Bottin de 1908.

Canton de Trélon. A 14 kilomètres d'Avesnes. – altitude 188 mètres. Bureau de Poste, Télégraphe, Téléphone. – 2989 habitants. – Lignes de chemin de fer (colis postaux à domicile) de Trélon-Glageon (à 1 kilomètre 1/2). – Marché : le dimanche. – Fêtes communales : le 1er dimanche de juillet et le 4e dimanche de septembre. – Sociétés de musique, d'anciens combattants, d'instruction militaire, de tir, de retraite.

<i>Maire :</i>	Méhaux (Ern.).
<i>Société d'Instruction militaire :</i>	Lefebvre (C.) Officier de l'Instruction publique, directeur.
<i>Agriculteurs :</i>	Degaigne (J.). – Degaigne-Descamps. – Degaigne--Evrard. – Degaigne-Pailla. – Divry-Mascart. – Legrand (T.). – Ravaux (G.). – Ravaux (P.). – Walbert (E.).
<i>Agriculteur-éleveur :</i>	Hubinet (Louis) Chevalier de la Légion d'honneur.
<i>Bouchers :</i>	Gorisse (H.). – Houzai--Fostier (cheval). – Lejeune. – Sénéchal.
<i>Boulangers :</i>	Bronsin. -- Lamar-que. – Mahy. – Mary. – Méhaux.
<i>Bourelriers :</i>	Bruniaux. – Lebrun.
<i>Brasseurs :</i>	Hardy. (E.). – Hiroux (P.). – Rousseaux-Danis.
<i>Briques, carreaux et drains :</i>	Lefèvre.
<i>Cafetiers :</i>	Chanut. – Hardy. – Joncquin. – Lefebvre. – Rous-seaux. – Wéry.
<i>Camionnage :</i>	Lodieu-Viéville (G.), correspondant du chemin de fer du Nord.
<i>Carrossier :</i>	Méhaux.
<i>Charbons :</i>	Baudchon. – Lebon. – Lecomte (C.). – Poulet.
<i>Charcutiers :</i>	Gorisse (R.). – Mathy.
<i>Charrons :</i>	Eliet. – Michel. – Pé-trisot.
<i>Chaussures (fabr. de):</i>	BRIRAYE (MÉDERIC), spéc. de brodequins Napolitains vissés, dépôts à Paris; rue Gerbier, 11, et à Lyon, cours Morand, 29.
<i>Chaussures (march. de) :</i>	Baudchon-Meurant. – Beriou (E). – Delfosse-Bachelart. – Leurquin.
<i>Chaux (fabr. de) :</i>	Leleux (E.).
<i>Cirages (fabr. de) :</i>	Mahy (Victor).
<i>Coiffeurs :</i>	Bernard-Daubercies. – Contensau. – Gillion.
<i>Cordages (manufacture de),</i>	fondée en 1791 et fabr. de parchemins pour filatures : HUBINET (LOUIS), Chevalier de la Légion d'honneur, Hors concours membre du jury Exposition Universelle Paris 1900.
<i>Couronnes funéraires :</i>	Chanut (P.). – Decrox-Naisse.
<i>Entrepreneurs :</i>	Brébion (F.). – Lefèvre (C.).
<i>Épiceries :</i>	Bachelart (H). -- Baud-chon. – Bruniaux. – Familistère Rémois. – François (E.). – Klen. – Lecomte. – Lernould.
<i>Étoffes :</i>	Henrard. – Marchand (Vve). – Mathieu.
<i>Ferblantiers :</i>	Cantinieau (L.). – Chanut. – Collet. – Gontier.
<i>Graines potagères :</i>	Houssier. – Huftier.
<i>Hôtel :</i>	Baillon.

Laines peignées (filatures de) :

- HUBINET (LOUIS) Chevalier de la Légion d'honneur, hors concours membre du jury Exposition Universelle de Paris 1900, grands prix Expositions Universelles et Internationales St-Louis 1904, Liège 1905, Milan 1906. 26500 broches, spécialité de fils haute nouveauté pour robes, draperies et bonneterie. – court maisons à Gera, Greiz, Ste-Marie-aux-Mines, Moscou, Milan, Glasgow, Leicester, Nottingham et Bradford.
- Hubinet (les enfants Louis) et re-tordage, 23400 broches.
- Legrand (Adrien) et Cie (anc. Maison les Fils de Théophile Le-grand), filature de laine et tissage ; dépôt à Paris, r. des Jeu-neurs, 38.
- Société anonyme de l'ancienne filature Landousie et Cie, 14400 broches.



Marbre dit Glageon-Fleurry :

Maréchal :

Médecins :

Menuisiers :

Meubles :

Modes et lingerie :

Parchemins (fabr. de) :

Peintres :

Pharmacien :

Quincailliers :

Sable (carrières de) :

Sage-femme :

Scierie mécanique :

Serrurier :

Tabac (débit de) :

Tailleurs :

Vélocipèdes (march. de) :

Verrerie de gobeletterie et Flaconnage :

Vins et spiritueux (en gros) :

CHÂTEAU DE GLAGEON :

Bour-let (C.). – Carlier (Martial).

Dumez.

Moret (J.). – Sergent (E.).

Bernard. (A.). – Bruniaux. – Gosset. – Houssier. – Joiris.

Bruniaux. – Friand (Vve). – Houssier.

Caudry (Mme). – Hainaux (Mme). – Jacquart (Mlle).

– Joiris (Mme). – Klen Mme).

(Voir Cor-dages).

Decrox-Naisse. – Hardy (Em.). – Jourdain.

Guénin.

Cantinieau (L.). – Chanut. – Collet-Klen. – Gontier.

Docquiert. – Michel (V.).

Contesse (Mme).

Bernard.

Gontier.

Boudens.

Defrize (H.). – Defrize (P.). – Hainaux (A.).

Canti-nieau. – Chanut. – Collet-Klen.

Dubois (Ed.) et Cie.

Lo-dieu-Vieville (G.).

Th. Meuret.

FERON-GLAGEON (*commune de Glageon*), passage inférieur gare pour voyageurs de Chemin de fer (Nord), à 3 kil.), ligne d'Aulnoye à Hirson.

GLAGEON-COUPLEVOIE (*commune de Glageon*), passage à niveau gare pour voyageurs de Chemin de fer (Nord) (à 2 kil.), ligne de Maubeuge à Hirson (à 213 kil. de Paris.).

Caisses pour filatures : Poulet-Jourdain.

Dominique SALLÉ, CHGB228.

Notice historique: Haut-Lieu.

1- Généralités :

Commune du Département du Nord - Canton et Arrondissement d'Avesnes-sur-Helpe. Fait partie du Parc Naturel Régional de l'Avesnois.

Gentilé : les Hautlieusard(e)s - 417 habitants en 2007 - Superficie : 9.07 km². -Altitude moyenne : 185 m.

Code Insee : 59290 - Code postal 59440.

La commune n'a pas de blason.



2- Histoire : (Sources : *Inventaire général 2002 - Catherine GUILLOT*)

Haut-Lieu est situé sur une couche géologique qui, depuis les temps les plus reculés, a été exploitée sous forme de carrières de porphyre, de marbre et de chaux. Un regain d'activité, à partir de 1850, a permis de mettre à jour des traces anciennes et importantes d'occupation du site.

*** Époque préhistorique :**

Un article du journal "La Voix du Nord" en 2007 signalait que des "objets préhistoriques" avaient été trouvés lors de tirs de mines dans la carrière Bocahut, et remis à une mission d'experts venus de Paris. Depuis, plus aucune communication n'a été faite à ce sujet. (G. COLLET - 2009)

* Époque gallo-romaine :

En 1860, il a été mis à jour un tronçon d'origine de la voie gallo-romaine de Bavay vers Reims, dite "Chaussée Brunehaut", puis une borne miliaire en 1870, ainsi que des traces importantes d'activité humaine au lieu-dit : "hameau de Godin".

* Époque mérovingienne : (5ème-8ème siècle)

"...Lors de l'exploitation d'une carrière, un cimetière mérovingien a été mis au jour en 1854. Parmi les vestiges exhumés, deux squelettes associés à des crânes de chevaux ont été découverts, ce qui fait penser au rituel de l'enterrement du père de Clovis, Childéric, à Tournai, à la fin du Ve siècle..." (Inventaire Général)

nota : La tombe du roi franc Childéric, mort en 481-482, fut découverte fortuitement à Tournai en 1653. La sépulture fut identifiée grâce à une bague portant le nom et le portrait du roi. Des fouilles récentes ont permis de reconstituer la tombe royale. On sait désormais que Childéric fut inhumé sous un tumulus de 20 à 40 m de diamètre. A la périphérie se trouvaient trois tombes de chevaux comportant de 7 à 10 individus.

* Moyen Age :

Son point culminant à 196m a donné le premier nom : "**Banlieue Haute**" (attesté jusque 1793) aux faubourgs d'Avesnes qui constituaient de vastes domaines sans implantation précise telle que village ou paroisse.

"... Au Moyen Age, Haut-Lieu ne possède pas de fonction paroissiale. Le village est englobé dans les faubourgs d'Avesnes et ne possède pas d'agglomération distincte, hormis le hameau de Godin. Il se constitue de nombreux grands domaines comme le Biwet, où une maison forte est attestée depuis le XIIIe siècle. Sur la route qui relie Avesnes-sur-Helpe à la voie romaine est implantée en 1158 une léproserie. Trois bâtiments disposés en U étaient encore visibles sur une carte de 1767 mais ont été détruits en 1840. Cette fondation constitue l'origine des biens appartenant à l'hôpital d'Avesnes..." (Inventaire Général)

On retrouve actuellement les lieux-dits "le Biwet" au sud-ouest, et "La Maladrerie" au nord-est de la commune.

* Temps modernes ; Époque contemporaine :

"... Haut-Lieu est séparée d'Avesnes en 1558 au moment de la cession de la ville aux Pays-Bas espagnols. Le village ne dispose d'une église et d'un cimetière propres qu'à partir de 1890. Il est organisé en village-rue, avec un bâti étiré sur plusieurs kilomètres, le long de la D153. Sur la carte d'État-Major établie en 1832, Haut-Lieu n'est composé que d'un bâti dispersé, sans organisation propre..." (Ibid)

La "Banlieue Haute" d'Avesnes prend le nom de "Haut Lieu" en 1801.

3- La carrière Bocahut :

A l'origine, c'est un Philippe BERLEMONT, chauxfournier, qui s'installe à Haut Lieu en 1850 et y exploite une carrière. Sa descendance continue l'activité qui passera par mariage aux Bocahut. Durant la Première Guerre, les "Porphyres de Haut Lieu" sont réquisitionnés par le Gouvernement militaire.

En 1922, les deux beaux-frères, Charles BOCAHUT et Célestin FILLION, maîtres de carrière à Haut-Lieu se séparent. Le premier crée la "Société Bocahut de Haut Lieu" ; le second exploite les carrières de Gla-geon. (in "Histoire de la famille Bocahut")

La "carrière Bocahut" est considérée aujourd'hui comme "entité" du groupe EIFFAGE, 6ème "major" européen pour les activités de construction, BTP, Génie Civil, autoroutes, et à qui l'on doit la réalisation du pont de Millau. Son rapport d'activité 2010 signale que : *"...le site de Godin à Haut Lieu en Avesnois, fait de Bocahut, en*

plus des granulats calcaires, le 2ème fabricant français de chaux vive avec une production de 125 000 tonnes par an..." (site : www.eiffage)

Le promeneur, amoureux du bocage Avesnois, ne pourra que constater la transformation du paysage lié à cette carrière : dans le site protégé du Parc Naturel de l' Avesnois s'élèvent maintenant d'imposants terrils de calcaire. On ne peut, par ailleurs, occulter les alertes répétées concernant les pompages et les rejets dans la nappe phréatique, car l'activité nécessite une très importante consommation en eau.

La conclusion de *l'Inventaire Général*, par Catherine GUILLOT est significative : **"...le hameau Godin est menacé par l' extension de la carrière Bocahut située au nord-ouest de la commune..."**.

Apostille

Concernant l'époque préhistorique, notre Présidente a retrouvé dans ses archives personnelles l'article du journal "L'Observateur" du 28 septembre 2007, sous la plume de Olivier HURBIN qui titrait :

"De Néanderthal aux Romains : fouilles sur le site des carrières de Bocahut."

Nous en résumons l'essentiel :

Les archéologues de l'INRAP (Institut National de recherches Archéologiques Préventives du Nord-Pas de Calais) ont fouillé jusqu'à la mi-octobre le site de la carrière. Ces fouilles menées par Philippe FERAY, doivent mener à comprendre le climat de la région il y a 120 000 ans, évaluer ce qu'était sa végétation et les espèces animales qui pouvaient y habiter.

"...Unique !... c'est le mot employé par les archéologues pour évoquer le résultat de ces fouilles. Nous avons un déficit de connaissances sur le secteur de l' Avesnois...(..) Nous avons découvert quelques silex, mais la région recèle en sous-sol des trésors archéologiques. D'où l'intérêt pour nous de réaliser des fouilles avant qu'il ne soit trop tard, car dans quelques mois, le paysage se trouvera profondément bouleversé à cause de l'extraction de la roche et l'extension prévue de la carrière Bocahut..." (P. Feray)

L'étude d'une couche de sédiments remontant jusque 85 000 ans révèle que la végétation était très dense, avec beaucoup d'animaux et de grands prédateurs. L'homme de Néanderthal habitait ces lieux et avait installé sur place une carrière de silex.

Les premières fouilles datent de 1999. Une autre campagne a été menée en 2006. A ces occasions, il a été mis à jour une villa d'époque romaine près du moulin de Fuchaux à Saint Hilaire. En creusant, les spécialistes ont pu constater que nos haies actuelles correspondent aux haies plantées par les romains et ainsi affirmer que notre paysage avait très peu évolué depuis 2000 ans.

Gérald COLLET, *chgb244*.

Photo : Colette RABIN-FRANCOIS, *chgb9*.

Haut-lieu dans le Bottin de 1908.

Canton d'Avesnes Sud – A 3 kil. du bureau de poste, télégraphe et de la ligne de chemin de fer d'Avesnes. – Alt. 180^m. – 408 hab. – Fêtes communales : 1^{er} dimanche de juin et dernier dimanche d'août.

Maire :	Dépret (Ernest).
Agriculteurs :	Betry (J.). – Fostier (Ph.). – Loiseau (L.). – Macaine (J.). – Magnies (Z.).
Boucher :	Guille (D.).
Carrières (maître de) :	Berlemont (J.).
Cordonnier :	Fouquet (L.).

Entrepreneur de travaux publics : Berlemont (J.).
Pommes (en gros) : Royer (P.).
Sabotier : Lebeau (Eleuthère).

Dominique SALLÉ, *chgb228*.

Itinéraire d'un habitant de Lez-Fontaine.



Mon arrière grand-oncle **Victor BIÉRENT** est né le 8 avril 1821 à LEZ FONTAINE ; il est décédé à SAINT MARTIN BOULOGNE où il s'était retiré le 23 novembre 1900. Il est le fils de Constant BIÉRENT, cultivateur, et de Eugénie HAVRET, ménagère.

1- Parcours militaire :

- Engagé volontaire le 31 mars 1842 au 1er Régiment du Génie. Il arrive dans ce corps le 2 avril comme soldat de 2ème classe.
- Nommé Maréchal des Logis le 1er mars 1845 au 2ème Escadron du Train des Équipages Militaires.
- Sous Lieutenant le 2 mai 1852 au 4ème Escadron de la même arme.
- Lieutenant le 14 avril 1855 au 6ème Escadron en garnison à BÉZIER.
- Capitaine le 23 avril 1859 au 5ème Escadron, toujours dans la même arme.
- Chef d' Escadron Major le 30 janvier 1859 au 4ème Escadron.
- Nommé Lieutenant Colonel le 29 novembre 1870 au 3ème Régiment du même corps. Il quitte l'armée le 21 avril 1875.

2- Campagnes :

- Campagne d' Afrique du 27 décembre 1843 au 10 juin 1853.

- Campagne de Chine du 10 janvier 1860 au 27 mai 1862. Il débarque comme Officier Commandant du Train des Équipages Militaires avec 120 hommes sous ses ordres.
- 2ème Campagne d' Afrique du Nord du 27 décembre 1864 au 12 décembre 1865.
- Guerre de 1870-71 contre l' Allemagne du 6 novembre 1869 au 14 décembre 1870. Parti de TOULOUSE le 12 janvier 1871, pour rejoindre la 2ème Armée de la Loire comme Commandant Supérieur des troupes du Train des Équipages de la dite armée, a participé à la retraite du MANS.
- Pendant l' insurrection de la "Commune de Paris", est resté à la portion centrale du régiment.

3- Décorations :

- Chevalier de la Légion d' Honneur - décret du 6 novembre 1860.
- Médaille de la Campagne de Chine - décret du 23 janvier 1861.
- Chevalier de l' Ordre d'Isabelle la Catholique d' ESPAGNE - décret Impérial du 28 décembre 1863.
- Officier de la Légion d' Honneur - décret du 7 août 1877.

Marcel BIERENT, *chgb230*.

Mon ancêtre Anne Marie Silvestre Mercier.

Le 31 décembre 1764 a été suppléées les cérémonies de baptême à une fille à André Joseph Mercier, voiturier et d'Anne Marie Lejeune son épouse, demeurant en cette paroisse, à laquelle on a imposé le prénom d'Anne Marie Silvestre, laquelle avait été ondoyée, le même jour, à cause du danger de mort, par la sage femme. Le parrain Jean Baptiste Mercier, la marraine Anne Marie Hardy, laquelle déclara ne savoir écrire. Le parrain a signé avec le père.

Cet acte du registre paroissial d'Avesnelles, nous apprend qu'une cérémonie de baptême a été organisée pour une enfant qui avait été ondoyée à la naissance, car sa vie était menacée : le prénom d'Anne Marie Silvestre lui a été donné : Anne Marie comme sa mère et sa marraine, et Silvestre, prénom peu féminin, mais nous sommes le 31 décembre.

L'an 1765, le premier du mois de janvier a été inhumé au cimetière de cette paroisse en présence de Jean Baptiste Bériot et de Philippe Esvergeon un enfant, âgé d'un moment mort le jour précédent, à André Joseph Mercier et Marie Lejeune.

Ce second acte nous apprend le décès d'un enfant d'André Joseph Mercier et d'Anne Marie Lejeune, lequel a été inhumé le jour de l'an. Cet enfant n'a vécu qu'un instant. Il ne peut s'agir d'Anne Marie Silvestre, mais d'un jumeau, car nous allons retrouver sa trace au hasard de nombreux actes :

Le 7 septembre 1787, elle est marraine, à Avesnelles de Julien Joseph Mercier, son neveu, fils de Jacques Joseph et de Liévine Roseau.

En 1791 elle est servante au Flaumont et vit chez sa mère, veuve, à Avesnelles. Elle se marie, le 8 novembre 1791 avec Charles Constantin Bombled, né le 22 août 1758 à Beugnies, fils de Jérôme et de Marie

Catherine Druart. Charles Constantin, qui se fait appeler « Constant », est berger à Sémeries. Cette profession est exercée dans la famille depuis plusieurs générations.

Nous retrouvons ensuite les époux dans divers villages de l'Avesnois :

- Sémeries, an 1793, naissance de Jean Pierre Bombled
 - Avesnelles, an 1796, naissance d'Auguste Joseph Bombled
 - Dourlers, an 7, naissance de Constant Joseph Bombled
 - Écuélin, an 11, décès d'Auguste Joseph et de Constant Joseph Bombled
- Écuélin, an 13, naissance de Constant Joseph Bombled (mon ancêtre)

Son mari décède à Écuélin, le 2 avril 1831, à l'âge de 72 ans.

Le 6 avril 1839, Jean Pierre Bombled, berger à Aymeries, déclare à l'état-civil de la commune de Semousies, le décès de sa mère, âgée de 75 ans. Elle résidait à Écuélin, mais elle est décédée, lors d'un déplacement, chez un habitant de Semousies.

Mis à part la naissance des jumeaux en 1764, les parents d'Anne Marie Silvestre avaient eu auparavant 8 autres enfants, dont plusieurs étaient décédés en bas âge et la mère, Anne Marie Lejeune avait été mariée en premières noces avec Jean Martin Waroquier, avec qui elle avait eu deux autres enfants.

En recherchant l'ascendance de la famille, j'ai fait d'autres découvertes :

Un record de longévité : l'arrière grand mère d'Anne Marie Silvestre, Marie Compagnie, décéda à Avesnelles, le 17 janvier 1738 à l'âge de 102 ans.

Et surtout, j'ai eu la surprise de découvrir que trois de mes grands parents étaient « cousins ». Ils descendent tous de familles qui vivaient à Dompierre au XVIIème siècle : les Mercier et les Wéry. Il est possible également, qu'il existe un cousinage avec les Lenclud de St Hilaire sur Helpe, mais je n'ai pas trouvé l'acte qui pourrait le prouver (parenté éventuelle entre Lenclud Marie Magdeleine, décédée à St Hilaire sur Helpe, le 19 février 1710, et Lenclud Charles, décédé dans la même commune en 1735).

Nota : Dans la famille Bombled, le prénom « Constant » va être donné, de père en fils, durant plusieurs générations. J'ai déjà eu l'occasion d'écrire un article sur le dernier du nom, l'arrière petit-fils d'Anne Marie Silvestre qui fut garde champêtre et garde particulier du marquis de Nédonchel à Dourlers.

Pierre LEGRAND, *chgb289*.



Le trafic des « enfants trouvés » au 18^{ème} siècle.

(A partir des "Notes de lecture " de Daniel BLONDEL "...).

Deux documents retrouvés par notre ami Daniel BLONDEL concernent le sort d'enfants naturels (appelés illégitimes) envoyés à « l'Hôpital des Enfants-Trouvés » de Paris.

Le premier document – publié *in extenso* dans le bulletin 17- concerne un enfant de Saint Aubin, dont on connaît la mère, baptisé le 24 février 1770, qualifié «... *d'illégitime et..(..)... porté aux Enfants-Trouvés pour y être nourri et élevé en la manière accoutumée..* ». Au vu d'un certificat du Procureur du roi à Maubeuge, le nourrisson est remis le 5 février, à une veuve Lacroix, par décision du Commissaire du Châtelet de Paris, préposé pour la police de quartier de la Cité.

Le second, sur lequel nous reviendrons, est un enfant de Beaufort, baptisé en 1787, dont on connaît également la mère, et qui sera lui aussi envoyé au même Hôpital, mais suivant un processus beaucoup plus complexe, parlons de suite de « filière », échappant ainsi à l'autorité directe du Procureur de Maubeuge.

Ces documents démontrent clairement que l'on mélangeait, sans se poser de question, les enfants abandonnés et dont on ignorait l'origine, avec des enfants connus des autorités administratives et religieuses.

En me soumettant ces documents, Daniel émettait l'idée d'un possible "trafic local" d'enfants au 18^{ème} siècle, qui visait à les envoyer (s'en débarrasser..) à "l'Hôpital des Enfants-Trouvés" de Paris. Les éléments qui suivent apportent la preuve qu'il ne s'agit malheureusement pas d'une hypothèse : les "enfants trouvés", comme on les appelait, étaient bien l'objet d'un sordide trafic, et ceci dans tout le Royaume de France....

1- Un constat douloureux :

Sous l'empire romain, ils sont "*adjudés comme esclaves à ceux qui les recueillent*". Au Moyen Age, la loi féodale "*...les livre corps et âme à l'adoptant..*". Au 16^{ème} et pour la plus grande partie du 17^{ème} siècle, la "*pratique la plus courante consiste à abandonner...*" Qu'il soit produit illégitime d'une classe "haute" et débauchée, triste résultat d'une union passagère entre une paysanne et un soldat, coupable preuve de l'union entre servante et maître de maison, voilà des siècles que se pose la question : que faire de l'enfant dont on ne veut pas ?...

L'Église en cette matière joue un rôle particulièrement ambigu, elle qui affirme, sous la plume de Bossuet, évêque de Meaux, en 1687, que "*vouloir éviter d'avoir des enfants est un crime abominable* ", condamne à la *peine de mort* tout acte de contraception, mais parallèlement offre ses porches d'église, ses hospices et ses fondations pieuses à l'accueil des nourrissons abandonnés... La majorité de ces abandons se fait avant l'âge de 1 mois ; le lait de vache étant à l'époque impropre à la consommation du nouveau-né, à moins d'être confié immédiatement à une nourrice, l'enfant n'a aucune chance de survie.

2- L'oeuvre de "Monsieur Vincent" :

C'est cependant à un prêtre, né dans une famille modeste de Pouy des Landes en 1581, que l'on doit le premier établissement d'accueil. Canonisé en 1737 sous le nom de Saint Vincent de Paul, "Monsieur Vincent" comme l'appelaient ses contemporains meurt en 1660 à Paris. Si son destin l'a fait côtoyer les princes - il sera aumônier de la reine Margot à la cour de Henri IV et confesseur du roi Louis XIII - c'est aux exclus de la société : enfants des rues, malades, condamnés aux galères (dont il a été aumônier), et surtout aux enfants abandonnés qu'il se consacrera.

".. En 1638, à Paris, 400 enfants trouvés sont recensés et Vincent de Paul raconte qu'ils sont vendus à

des gueux qui leur brisent les membres et les envoient mendier. Son oeuvre, la **Maison de la Couche**, créée à Paris sur le parvis de Notre-Dame, en 1640, avec Louise de Marillac et ses Filles de la Charité, recueille les nouveau-nés et les enfants en bas âge par centaines..." (V. DUMAS)

C'est la première structure officielle, ancêtre de l'Assistance Publique, avec un règlement pour l'accueil, le recensement, le placement des enfants, et des principes stricts pour le recrutement des nourrices. Après un court séjour à la Maison de la Couche, les bébés sont envoyés jusqu'à l'âge de 4 à 6 ans en nourrice à la campagne, puis dès leur retour à Paris, ils sont transférés à la "**Maison des Enfants-Trouvés du faubourg Saint-Antoine**." qui les confie à un maître d'école avant de retourner dans une famille d'accueil où ils apprendront un métier. En 1641, Louis XIII assure 4000 livres de rentes. Elles sont portées à 12 000 en 1644.

L'oeuvre de "Monsieur Vincent" sera officialisée en 1670 par le Roi-Soleil en personne, qui lui attribue un budget annuel. Située rue Neuve Notre-Dame, elle prend le nom de "**Hospice des Enfants-Trouvés du parvis Notre-Dame**". Cependant les besoins dépassent largement les capacités d'accueil et il a été mis en place plusieurs autres centres, (la Salpêtrière, la Pitié...). La totalité des établissements sera regroupé et administré sous le nom de "**Hôpital Général**".

De 1670 à 1789, ce que l'on appelle simplement "**Hôpital des Enfants Trouvés**" accueille des milliers de nourrissons et le mouvement ne cesse de s'accroître puisque d'environ 2.000 par an vers 1770, on arrive à 4.500 en 1789. (M. LHONEUX - C. TROKART).

Or ce chiffre ne représente que celui des enfants qu'il a été possible d'accueillir. Au cours du 18ème siècle, "... l'État en rejetant la faute sur l'inconduite des parents, évitait d'admettre sa responsabilité dans le système économique et social qui créait cette pauvreté..." et par conséquent, le sort des enfants abandonnés qui est de plus de 7 000 par an...

3- Le scandale de l'Hôpital Général :

Le 24 mai 1749 éclate le scandale dit "Affaire de l'Hôpital Général". "... Tissée d'émeutes et de rumeurs, elle durera huit ans et ébranlera le trône de Louis XV...". A Paris, durant un an, il n'est question que vols d'enfants. La suspicion à son comble, date pour date, la foule est dans la rue en 1750. Il y a mort d'homme ; l'épisode est connu sous le nom de "Marche rouge". Le roi ordonna une enquête....

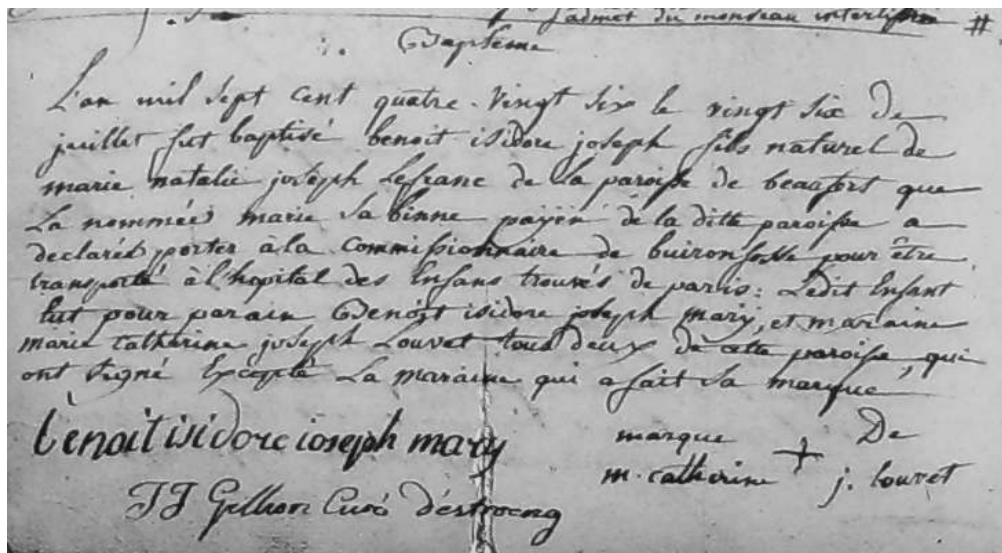
L'étude des registres d'entrées et sorties des enfants, à la Salpêtrière, à la Pitié et à la Couche (les Enfants-trouvés), fait comprendre que des milliers d'entre eux disparaissaient, et qu'ils semblent avoir été victimes de crimes sexuels. Le refus de la magistrature de laisser à toute autorité, qu'elle soit royale ou ecclésiastique, la possibilité de voir ce qui se passait à l'hôpital, pourrait avoir consisté à cacher l'étendue d'une gigantesque traite d'enfants pauvres sur fond d'exactions pédophiles.

La «*Marche rouge*», dont on prétendit longtemps qu'elle n'était le fruit que d'une rumeur, peut bien avoir été la révolte de parents informés de crimes perpétrés contre des enfants captifs à l'ombre de la plus grosse institution laïque de l'Ancien régime : l'*Hôpital général*. (Marion Sigaut)

Cette enquête permit de remonter plus avant, en amont même de l'Institution... On découvrit que depuis bien longtemps, tout un réseau de "voituriers", "meneurs", "commissionnaires", en relation avec des pseudo "nourrices" vivait du trafic des enfants abandonnés :

"... le bébé est remis aux voituriers qui sillonnent les chemins, à charge pour eux de le déposer sous le porche d'une église s'il survit au voyage ou n'est pas déjà mort de froid. Les pourceaux qui nettoient les rues, les rats et les chiens le découvrent parfois avant qu'une bonne âme l'ait trouvé..." (V. Dumas)

"... payés par l'hôpital, les meneurs étaient chargés de recruter pour l'institution des nourrices de province et de les voiturier à Paris. Là elles recevaient un petit en échange d'une certaine somme d'argent et rentraient l'élever chez elle. Certains voituriers se faisaient de l'argent supplémentaire en acceptant des enfants qu'ils emmenaient clandestinement à Paris. Transportés par 2 ou 3 à la fois, couchés dans une boîte matelassée, percée de petits trous pour aérer et accrochée sur le dos du meneur, une éponge imbibée de lait dans la bouche, ils vont ainsi rester plusieurs heures enfermés. 9 sur 10 meurent pendant cet épouvantable trajet... (M.Lhoneux - C.Trockart)



"..Le 26 juillet de l'an 1786 fut baptisé Benoit Isidore Joseph, fils naturel de Marie Natalie Joseph LEFRANC, de la paroisse de Beaufort, que la nommée Marie Sabinne PAYEN, de la dite paroisse a déclaré porter à la commissionnaire de Buironfosse pour être transporté à l'Hôpital des Enfants Trouvés de Paris. Le dit enfant eut pour parrain Benoit Isidore Joseph MARY, et marraine Marie Catherine Joseph LOUVET, tous deux de cette paroisse, qui ont signé, excepté la marraine qui a fait sa marque.."

signé : Benoit Isidore Joseph Mary - Une croix pour Marie Catherine Joseph Louvet. J.J. Gillion - curé d'Étroeungt.

Ce document repéré par Daniel BLONDEL pourrait être la preuve d'une filière de trafic d'enfants puisque de Beaufort, l'enfant est remis par une entremetteuse à une "commissionnaire" de Buironfosse, pour être ensuite "voituré" vers l'Hôpital Général... Le tout "officialisé" par la signature des témoins et du curé d'Étroeungt.

Mise à part la "...gigantesque traite d'enfants pauvres sur fond d'exactions pédophiles..", comme dénoncé plus haut, que pouvait-il arriver à ces petites créatures ?...

"... 84% d'entre eux meurent avant la fin de leur première année. (...) Au bout de deux ans de nourrice, si l'enfant a survécu, il revient à l'hôpital. Les chambres ne sont pas aérées, il y pleut, la nourriture est frugale. Là, il apprend un métier : travaux d'aiguille ou quelque autre métier manuel ; puis c'est le placement comme apprenti. Beaucoup deviennent soldats : "la patrie les a nourris, ils lui appartiennent. D'ailleurs, ils ne tiennent à rien et n'ont rien à perdre." D'autres sont encouragés à peupler les colonies, Louisiane ou Antilles. L'adoption est rare, et non institutionnalisée..."

Ce qui est bien institutionnalisé, par contre, et ce avec l'accord, voire sur ordre du roi lui-même, c'est cet autre trafic qui envoie des "cargaisons" complètes de "filles du roi" en Nouvelle France. Au Canada par exemple, sous Louis XIV, le contrat est simple : tout homme valide venu du royaume se voit attribuer gratuitement une terre qu'il doit travailler et mettre en valeur. On lui réservera une "fille du roi" à l'arrivée de la prochaine goélette...

- Sources :
- Daniel BLONDEL : « Notes de Lecture » - CHGB.
 - Véronique DUMAS : « Ces bébés rejetés par leurs parents » - HISTORIA - 1/10/2008 – 742
 - Sources Internet : « Vie et mort de Saint Vincent de Paul »
 - Magali LHONEUX – Caroline TROKART : « L'abandon d'enfants dans l' Histoire » - 2005
 - Gérald COLLET : « Jean Talon – Intendant en Nouvelle-France » - Chroniques Locales 2 - CHGB
 - Marion SIGAUT : « Histoire de l'Assistance Publique – Hôpitaux de Paris » - 2008

Gérald COLLET, chgb244.

Une évasion réussie.

Ci-dessous le récit de l'évasion de mon grand-père Raoul DUFOSSET né le 30-3-1891 à Solre le Château, fils d'Aubin et de Blanche Marie LECAT, décédé le 15-6-1982 au Havre.

Il a passé sa jeunesse à Solre le Château. Comptable du 1-3-1908 au 24-10-1913 aux Établissements POURPOINT à Solre le Château.

Appelé au service militaire le 24-10-1913.

Extrait du journal « La Liberté du Sud Ouest » du 26 Juillet 1915 : (Daniel BRUNE).

"... On ne peut s'empêcher d'admirer l'audacieuse résolution dont font preuve ceux de nos soldats qui se soustraient par la fuite aux rigueurs des geôles allemandes. Il nous a été donné de nous entretenir avec un caporal du 145ème de ligne qui s'est évadé du camp de MUNSTER dans des circonstances vraiment dramatiques.

Raoul DUFOSSET, âgé de 25 ans, est originaire de Solre le Château dans le département du Nord. La mobilisation le trouva au 145ème Régiment d'Infanterie affecté à la défense de la place de Maubeuge.

Le 8 septembre dernier, le caporal était fait prisonnier et emmené en captivité en Allemagne. Laissons lui la parole et nous en retirerons des renseignements intéressants sur la vie de nos soldats dans les camps allemands, en même temps que nous tressaillirons au récit des émouvantes péripéties qui lui ont permis, à lui et à deux de ses camarades, de regagner la France :

... C'est le 8 septembre au matin que nous parvint la nouvelle de notre captivité. Nous fûmes immédiatement dirigés en colonne vers la frontière belge. Pendant 2 jours, aucune distribution ne fut faite : nous avons vécu avec les vivres que nous avons emportés de Maubeuge. Le 3ème jour, on livra à la colonne un cheval rétif, une vache et un veau, nous laissant le soin, sans le moindre ustensile, d'abattre ces bêtes, de les dépecer et de faire cuire la viande. Je vous laisse à penser si, dans de telles conditions, il nous fut possible de nous nourrir convenablement.

A Erquelinnes, à la frontière belge, nous fûmes séparés de nos officiers. Inutile de dire que depuis notre départ nous couchions à la belle étoile le long des routes ou des lignes de chemins de fer.

Après Erquelinnes nous allâmes à Peissant, toujours à pied, et de là à Mons, où nous fûmes entassés dans des wagons à bestiaux, à raison de 56 hommes et 3 sentinelles par wagon. Déjà nos infortunés camarades avaient connu la révoltante brutalité de la discipline allemande : deux artilleurs avaient été fusillés pour des motifs des plus futiles. Nous fûmes touchés de l'empressement des populations belges à nous secourir. Pendant la traversée de la Belgique, nous avons recueilli des marques de la plus vive sympathie, en même temps que d'abondantes distributions de vivres qui nous étaient faites par les habitants.

Cette générosité de nos valeureux alliés devait nous être utile, car après notre entrée sur le territoire allemand, d'Aix La Chapelle à Cologne et de Cologne à Munster, les allemands ne se préoccupèrent pas de notre subsistance.

Le 13 Septembre, à midi, nous sommes arrivés à Nienberg. Après avoir quitté le train, nous fûmes conduits dans une plaine marécageuse, où se trouvaient déjà des prisonniers français et anglais. Le camp était situé dans le village de l'Hauspital, à environ 4kms de Munster.



Avec nos camarades précédemment arrivés, on nous employa à des travaux d'aménagement du camp. Nous étions sans abri, obligés de coucher sur une terre presque complètement envahie par l'eau. Pendant deux jours encore, nous ne reçûmes aucune nourriture.

Pour que nous n'ayons aucun doute sur les intentions de l'autorité allemande, 4 mitrailleuses disposées sur un tertre élevé au milieu du camp, attestaient d'une façon suffisamment significative, des procédés de répression que provoquerait toute velléité de résistance de notre part.

La pénalité la plus douce était le poteau où, par quelque temps qu'il fasse, nos tortionnaires nous attachaient pieds et poings liés pour une durée variant de 2 à 24 heures.

Affaiblis par le manque de nourriture, débilités par les déplorables conditions hygiéniques où nous nous trouvions placés, nous étions les uns et les autres dans un état de dépression morale et physique qui nous enlevait tout ressort et brisait toute notre énergie. Et, lorsque affalés et sans force, nous ne répondions pas assez prestement à un appel, c'est à coups de crosse de fusil que ceux-ci se chargeaient de relever notre courage affaibli.

Les Anglais étaient encore plus maltraités que nous. Nos ennemis semblaient prendre plaisir à les maintenir dans un état de saleté vraiment repoussante. Pas d'eau, ni pour la consommation, ni pour la toilette ; on a payé jusqu'à 1 franc un bidon d'eau.

La nécessité nous ayant rendus ingénieux, nous avons construit des huttes en terre pour nous abriter. Quelques jours après on installa 26 tentes : chaque tente recevait 1000 hommes environ et 1 botte de paille pour 3 hommes nous était remise. La nourriture de qualité très inférieure était irrégulièrement distribuée. Des cantines furent ouvertes où les traitants boches vendaient des objets divers à des prix exorbitants.

Cependant, dans la première quinzaine d'octobre, les allemands commencèrent à édifier des baraques assez confortables munis de cuisines, de lavabos, voire même d'un salon de coiffure. Une canalisation amenait l'eau de Munster. Une chapelle avait été construite et le service religieux était assuré quotidiennement.

Ces différents travaux avaient été exécutés par des volontaires qui se présentaient toujours en assez grand nombre car c'était pour eux le moyen d'être mieux nourris. Je ne profitai pas longtemps, nous dit notre interlocuteur, de ce nouvel état des choses, car le 29 octobre je quittai le camp n°1 pour être transféré au camp n°3 situé dans la banlieue Nord de Munster.

Ce camp est constitué de 10 belles casernes toutes neuves qui ont été achevées et aménagées par les Français. Nous étions là, 5000 environ, classés par bataillons sous les ordres de nos sous-officiers chargés de transmettre les ordres des officiers allemands. Les bâtiments étaient entourés d'un triple réseau de fils de fer barbelés, de treillage électrique et de treillage simple. Une sentinelle tous les 50 mètres parachevait ce système rigoureux de surveillance.

Ce camp était, il faut le reconnaître, fort bien organisé : les locaux étaient éclairés à l'électricité et le chauffage assuré au moyen d'un poêle par chambre. Chacun de nous avait reçu une paillasse, une couverture et un traversin. Il y avait une infirmerie, un lavoir, des appareils à douche, en un mot, tous les perfectionnements usités dans les casernements modernes.

Un hôpital y était adjoint et aussi, douloureuse nécessité, un cimetière spécial pour les prisonniers Français. La solidarité des compatriotes se manifestait d'une manière particulièrement touchante. Chaque fois que l'un de nous succombait à la maladie ou aux suites des fatigues ou des mauvais traitements, une collecte était faite pour acheter un cercueil en plomb devant permettre ultérieurement le transport de la dépouille mortelle du camarade décédé au pays natal.

Quant à la nourriture, qui est l'objet des préoccupations des familles, elle était de qualité médiocre mais bien rationnée et distribuée régulièrement. Nous recevions un pain K pour 6 hommes alors que les allemands avaient un pain pour 4. Le matin, sous le nom de café, on nous distribuait ¼ d'infusion d'orge grillé. A midi, nous

recevions seulement une bouillie d'orge ou de riz. Le soir, à 6h30, le menu était plus compliqué : bouillie d'avoine concassée, de farine de glands ou de maïs, puis 30 grammes de viande de porc, de bœuf ou de saucisse accompagnée de carottes ou de navets. Une fois par semaine on nous donnait des pommes de terre.

A la fin du mois de janvier la ration de pain fut réduite à 1 pain pour 10 hommes chez les prisonniers et 1 pain pour 7 chez les Allemands. La vente du pain fut, depuis cette époque, supprimée dans les cantines. Pendant un mois nous avons eu, comme commandant du camp, un général qui, lieutenant en 1870 fut prisonnier en France. En souvenir des bons soins qu'il avait reçus au camp dans notre pays, ce général, à l'occasion de la Noël, nous fit remettre à tous une paire de chaussettes et ajouta du jambon, de la salade, des biscuits et des confitures. Inutile de dire que ce général ne resta pas longtemps commandant du camp.

Nous avons dû subir la fouille dite de « l'or » : tout le numéraire dont nous étions porteurs nous fut enlevé et remplacé par du papier monnaie, les bagues et les bijoux en or, après nous avoir été enlevés, nous furent restitués.

En dehors des vexations inhérentes à notre situation et de l'angoisse de se sentir loin de la Patrie, l'entraîn et la bonne humeur de notre race finirent par reprendre leurs droits. Nous avons fondé une chorale, un orchestre, pour lequel les allemands nous louaient les instruments, et avec cela, nous avons organisé des concerts, et il fallait, s'il vous plaît, payer pour y assister.

Mais nous ne songions pas qu'à nous distraire et nous pensions à ceux d'entre nous, dénués de ressources et qui ne recevaient rien de chez eux. Une société de secours mutuel instituée dans le camp venait en aide à nos camarades originaires des pays envahis et à ceux à qui les familles ne pouvaient envoyer. Les lettres parvenaient régulièrement au camp. 300 à 400 colis y étaient distribués tous les jours.

Un communiqué en français et en anglais était affiché. Point besoin de dire sous quel aspect il présentait les opérations armées du Kaiser!... On poussait la gracieuseté jusqu'à nous distribuer des journaux d'inspiration essentiellement allemande, mais écrits en français.

Le camp de Munster devait fournir des ouvriers aux ateliers d'équipement militaire et aux agriculteurs qui en feraient la demande. Le caporal DUFOSSET, comptable de son état, n'hésita pas à prendre l'aiguille et le tiers-point du bourrelier et il entra dans un dépôt d'artillerie où il devint bientôt le chef d'une corvée employée à la réparation des effets d'équipement et de harnachement.

Les prisonniers français, nous dit-il, étaient également occupés à la construction d'un tronçon de ligne de chemin de fer d'une longueur de 3kms environ et de vastes hangars sous lesquels étaient entassés les innombrables objets que la rapacité teutonique s'appropriait sous la fausse qualification de butin de guerre.

Les allemands - ils ne se cachaient pas pour le dire... nous déclare le caporal DUFOSSET - ont un principe qu'ils ont toujours appliqué depuis l'ouverture des hostilités : ils s'emparent de tous les objets, meubles ou marchandises trouvés dans les maisons ou magasins abandonnés par les habitants. Bien entendu, même dans les maisons non délaissées, ils n'hésitent pas à faire main basse sur ce qui leur plaît ; l'exemple vient d'en haut. En telle sorte que l'on voyait sous les hangars de la gare de Munster, réunies dans un indescriptible pêle-mêle des marchandises provenant des commerces les plus disparates : vêtements, linge, quincaillerie, chaussures et les choses les plus hétéroclites : berceaux d'enfants, vaisselle, tableaux, épitaphes de cimetières, etc....

Cette circonstance permit aux héros de notre équipée de trouver dans ce lugubre déballage les vêtements civils qui allaient rendre leur fuite possible.

Les mois s'écoulaient, nous dit DUFOSSET et, malgré l'accoutumance qui pouvait résulter des conditions de vie et de travail moins anormales, je m'affermis dans ma résolution de revenir en France. J'envisageai alors les risques et les dangers de l'entreprise et je pris toutes les précautions en vue de parer aux éventualités possibles. Deux camarades, l'un et l'autre mes compatriotes, se décidèrent à tenter avec moi cette dangereuse aventure. Nous parvîmes à nous faire embaucher dans une corvée de 10 hommes mise au service d'un propriétaire des environs.

Le 12 Mai 1915, nous partîmes chez celui qui avait loué nos services. Nous devions travailler dans un champ situé à environ 7kms au nord de la ville dans la direction de la Hollande. Le propriétaire nous surveillait avec une sentinelle parlant le français.

Ce jour là nous étions occupés à proximité d'un bois et nous cultivions la pomme de terre. Notre uniforme recouvrait des effets civils que nous avons trouvés au dépôt des prises de guerre. Nos poches contenaient des vivres pour 3 jours, une boussole, une lampe électrique et une carte. Comment nous étions-nous procuré ces différents objets ? C'est là, on le comprendra, un secret que nous ne pouvons révéler.

Or, sur le coup de 8 heures de l'après midi, 7 de nos camarades sont pris d'une certaine lassitude, leur ardeur au travail se ralentit. Ils laissent tomber leurs outils et déclarent vouloir prendre un repos que le propriétaire avide leur refuse obstinément. Nous, au contraire, nous redoublons de zèle et d'activité, puis profitant d'un moment où la discussion avec les "tire-au-flanc" s'envenime au point d'absorber tout entière l'attention du propriétaire récalcitrant, nous gagnons prudemment la lisière du bois.

Nous nous enfonçons d'environ 100 mètres, nous jetons à bas nos vêtements militaires et nous nous éloignons dans la direction du Nord-Ouest. Le bois dans lequel nous nous engageons était profond et s'étendait sur une longueur de 5 à 6kms. Quelques coups de feu perçus dans le lointain nous indiquèrent que nos gardiens se livraient à une battue qui devait rester sans résultat.

Nous avons marché en forêt pendant 1 heure et demie environ et nous nous sommes arrêtés pour laisser venir la nuit. De ce point, nous nous sommes dirigés à la boussole, ayant comme objectif la frontière hollandaise. Vers 2 heures du matin nous nous trouvions à l'est de la ville de Norwald. Nous jugeâmes prudent de rentrer dans le bois, ce qui nous permit de prendre un peu de repos et de nous remettre de nos émotions et de nos fatigues.

Avec des branches d'arbres nous pûmes nous aménager un frêle abri sous lequel nous avons restauré nos forces au moyen de lait concentré et des conserves dont nous nous étions munis. Mais notre sécurité relative et momentanée ne nous laissait pas perdre de vue le but suprême que nous nous étions assigné : fuir cette terre de servitude et rentrer dans la patrie pour la défendre encore et aider à la débarrasser de la souillure étrangère. Ce n'était pas le moment de se reposer, il fallait repartir et reprendre notre course éperdue vers la frontière libératrice.

A 5 heures et demie du soir nous nous remîmes en route. Nous avons alors quitté la forêt de sapins qui nous avait abrités pour suivre un chemin de halage qui longeait un vieux canal paraissant déclassé.

Le 13 Mai, vers 3 heures de l'après midi la pluie s'est mise à tomber. La fin de journée allait voir le danger le plus sérieux dont nous fûmes menacés et qui faillit compromettre irrémédiablement notre périlleuse équipée. A la tombée du jour, vers 6h et demie, nous nous trouvions non loin d'un croisement du canal avec une grande route où se trouvaient 2 maisons. Ne sachant trop de quel côté nous engager pour éviter cet endroit habité, nous avons pris un petit sentier sur notre gauche qui nous conduisit au bord d'une petite rivière. Une passerelle à moitié démolie ne nous permit pas de passer sur l'autre rive et nous fûmes obligés de nous mettre à l'eau jusqu'aux genoux et nous traversâmes aussitôt.

Il était temps car, au même moment, nous voyons déboucher sur le bord que nous venions de quitter, 2 soldats allemands, des territoriaux. Sans nous troubler, usant de la connaissance de quelques phrases usuelles apprises au cours de notre captivité, nous avons lancé à ces soldats un cordial bonjour et nous nous sommes éloignés en sifflant le «deutschland über alles». Notre attitude et nos paroles ne leur parurent en rien suspectes, et Dieu sait s'il nous brûlait les lèvres cet hymne au son duquel nous avons vu ces soldats se ruer sur la terre de France pour y accomplir l'œuvre de destruction et de mort qu'exige la gloire de la plus grande Allemagne.

Le sentier que nous avons suivi nous amena sur la grande route, non loin du croisement avec le canal déclassé et sur laquelle se promenait un sous-officier. Le moment n'était pas aux hésitations ; ce sous-officier

paraissait nous suivre du regard et nous considérer avec une attention intempestive. Il fallait déguerpir et bien vite, sans cependant laisser déceler la moindre inquiétude. La route que nous avons choisie et qui était toujours le chemin de halage nous conduisit à une ferme devant laquelle se trouvaient 2 civils. Nous passâmes sans rien dire pour gagner un bois que nous apercevions non loin de là.

A peine étions-nous dans ce bois que nous entendîmes le bruit de plusieurs voix ainsi que des appels brefs. Nous eûmes à peine le temps de nous précipiter vers un fossé qui longeait la lisière du bois. Il était rempli d'eau, nous nous y étendîmes sans hésiter, nous n'avions pas d'autre moyen de salut. Il nous fut possible de voir et de nous rendre compte de ce qui s'était passé.

Le sous-officier rencontré sur la route avait requis des soldats et s'était mis à notre poursuite. Les civils de la ferme avaient été interrogés et avaient fourni des indications permettant de retrouver nos traces. Jusque vers 9h et demie, soldats et civils ne cessèrent de battre le bois en tous sens. Ils passèrent à peine à 3 mètres de nous sans penser que nous étions là, couchés dans l'eau, notre tête émergeant juste assez pour nous permettre de respirer. Non loin, un chien avait été mis en quête pour essayer de nous découvrir.

Ce bois où avait failli échouer notre audacieuse tentative est situé à l'est de Borghost.

Dès que nous avons cru la vigilance de nos chasseurs en défaut, nous sommes sortis de notre fossé, pensez dans quel état ! Nous avons rampé 200 mètres environ et après avons retrouvé une route et, guidés par notre carte, nous l'avons suivie jusque 2 heures du matin.

Nous avons alors atteint un petit bois situé non loin de la ville de Burgensfurt. Nous avons dormi ou du moins reposé jusqu'à 4 heures. Le plus âgé d'entre nous, épuisé par les émotions et les fatigues était malade. Nous l'avons remonté et prévenu contre une défaillance qui pouvait nous être fatale. Mais nous sentions, les uns et les autres, qu'un peu de repos nous était nécessaire. Pour le prendre avec plus de sécurité nous nous sommes dirigés vers une forêt où avaient été abattus des arbres. Nous avons installé une cabane sous laquelle nous avons mangé et où nous nous sommes reposés jusqu'à midi.

C'était le vendredi 14 mai et nous avons alors repris notre marche, à travers bois et sous la pluie qui n'avait pas encore cessé de tomber. Nous avons traversé une ligne de chemin de fer et 2 rivières. La pluie cessa enfin vers 3h30 de l'après midi.

Nous passâmes entre et à peu près égale distance des villes de Metelen et d'Oschtrup. Nous nous dirigeons vers l'ouest et nous avons ainsi marché jusqu'à 3heures du matin. Exténués nous nous sommes étendus sur de la mousse dans un terrain marécageux et planté de quelques sapins.

Là, nous dit DUFOSSET, je me sentis près de défaillir. J'avais jusque là remonté le courage de mes compagnons d'infortune, mais j'étais moi-même à bout de forces, dans un état de dépression physique et morale provoquée par le surmenage et les heures d'anxiété vécues dans la soirée de la veille. Nous essayâmes de nous reconforter en épuisant nos dernières provisions.

Faisant appel les uns et les autres à ce qui nous restait d'espérance et d'énergie nous décidâmes de repartir vers la frontière hollandaise qui ne devait plus être qu'à quelques heures de marche.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, lorsque je voulus me rechausser, de constater que mes pieds démesurément enflés ne pouvaient plus entrer dans mes chaussures raidies par l'humidité. Je ne m'arrêtai pas à la douleur et mes forces décuplées eurent raison de la résistance de mes souliers. Nous voilà repartis

Il était 6h du matin, le 15 mai, et nous étions en vue de la ville de Gronau. Le long de ligne de chemin de fer, nous avons rencontré un soldat allemand, un garde-voie. Avec une imperturbable assurance nous lui adressons un salut quasi fraternel et nous sommes passés sans être le moins du monde inquiétés.

Désormais, le pays à travers lequel nous cheminions changeait d'aspect : plus de forêts de sapins mais des marais et des plaines sablonneuses dénotant le voisinage des Pays Bas. Une dernière rivière s'opposait à notre passage : nous la traversâmes sur un arbre tombé en travers.

A la distance d'1 km environ ,nous apercevons un clocher, et d'après les déductions tirées de notre po-

sition, ce clocher devait être celui d'un village hollandais. C'était la délivrance toute proche. Notre prudence et notre réserve allaient retarder de quelques heures notre libération définitive. En effet, en entrant dans ce village nos yeux se portèrent sur un drapeau suspendu à la façade d'un édifice. Ce drapeau nous parut être noir, blanc et rouge, ces 3 couleurs arborées sous l'égide desquelles nous vivions depuis 8 mois.

Reprendre la plaine que nous venions de quitter fut l'affaire d'un instant. Une dizaine de kilomètres encore vers le nord-est et un retour brusque vers l'ouest : cette fois-ci nous avons l'absolue certitude d'être en territoire hollandais. C'est alors que nous avons pu nous rendre compte que le village déjà rencontré était bien en Hollande. Le drapeau que nous avons aperçu était bien celui du royaume des Pays-Bas mais le bleu, sali et détrempé, avait provoqué une confusion avec le noir du drapeau fédéral allemand.

Il était 11 heures du matin. Nous avons suivi une route et un poteau indicateur a dissipé toutes hésitations et éclairci nos doutes. Nous n'étions plus sur la terre maudite, nous étions libres, hors de l'atteinte de ceux qui avaient été momentanément nos vainqueurs. Nous nous sommes reposés, goûtant pour la première fois, la suprême joie de la liberté reconquise. Notre pensée s'est immédiatement portée vers cette France que nous allions revoir et pour laquelle nous allions pouvoir combattre.

Nous avons rencontré 2 auberges où nous n'avons rien trouvé pour nous restaurer. Un peu plus loin nous trouvons une épicerie où nous avons pu faire quelques provisions. Notre premier soin fut également de nous renseigner sur une gare proche et on nous indiqua la gare de Oldenzaal, située à environ 5kms.

C'est alors que se place notre premier contact avec l'autorité hollandaise qui nous apparut tout d'abord en la personne de 2 soldats dont l'un parlait français. Nous fûmes conduits au poste de police de Oldenzaal, où nous fûmes accueillis avec la plus franche et la plus cordiale sympathie.

Nos camarades de l'armée hollandaise nous ont chaleureusement félicités. Ils ont disparu quelques instants et sont revenus avec des provisions de toutes sortes. Des civils se sont joints à eux, nous offrant des victuailles, voire même de l'argent. On nous offrit de nous loger gratuitement à l'hôtel, mais nous préférâmes être amenés le plus tôt possible auprès du Consul de France.

Après avoir fait notre toilette nous avons été conduits à la gare où le commandant militaire de la ville a recueilli nos déclarations.

Nous prîmes le train où un confortable compartiment nous était réservé ; un sous officier nous accompagnait. Inutile de vous dire qu'en attendant l'heure du départ nous fûmes l'objet de la plus bienveillante curiosité. Dans cette petite ville perdue entre la Hollande et l'Allemagne, quantité de gens parlaient français et c'était à qui obtiendrait de nous des renseignements les plus circonstanciés sur la guerre, notre captivité et notre évasion.

A Rotterdam, nous fûmes logés à la caserne maritime où nous étions entourés des soins les plus assidus. Nous nous sommes embarqués sur le bateau hollandais «Mecklemburg» à Flessingue qui nous transporta en Angleterre, à Tilbury, avant-port de Londres.

De Tilbury, nous avons gagné Folkestone en chemin de fer et de Folkestone nous avons, sans incident, traversé le détroit du Pas de Calais sur la malle poste «Victoria London» et sommes débarqués le 24 Mai 1915, à Boulogne Sur Mer, 12 jours après avoir quitté Munster !...

Tel est le récit, émouvant dans sa simplicité, que nous avons recueilli de la bouche même du caporal DUFOSSET.

Nous avons essayé avec un souci scrupuleux de la vérité d'en traduite les termes exacts et d'en évoquer la vivante expression, heureux si, en dépit de la sécheresse de ces lignes, nos lecteurs ont ressenti une impression que nous-mêmes avons éprouvée, celle des qualités de décision, d'énergie, de bravoure et courage qui sont l'apanage de notre race et dont, une fois encore, il nous a été donné de saluer une fort heureuse et brillante incarnation..."

Marie-Pascale QUESNOT, chgb325.

Dame Blanche contre Grosse Bertha.

Concernant la Guerre 1914-18, nous avons tous en mémoire, "*...qu'un canon allemand caché dans une forêt tirait sur Paris...on l'appelait la Grosse Bertha...c'était le plus gros canon de l'époque..etc...*" Il ne sera pas question ici de développer le sujet en entier. Le lecteur intéressé pourra se référer aux nombreux ouvrages écrits, ainsi qu'aux sites Internet, en particulier à celui des Archives Historiques de l'Armée où le spécialiste Alain HUYON, traite de "**La Grosse Bertha des Parisiens**", un texte très riche auquel j'ai emprunté quelques éléments parmi d'autres sources.

De même pour le "**réseau de la Dame Blanche de Chimay**", le premier réseau de résistance créé par nos amis Belges dès l'attaque allemande de 1914, et dont les membres reprendront du service en 1939. Le sujet est tellement riche que, pour le seul Premier Conflit Mondial, il mérite une étude.. mais ceci, dans un autre bulletin.

Nous allons voir comment la "Dame Blanche" et la "Grosse Bertha" se rencontrèrent...et, au passage, tenter de remettre en place quelques éléments d'histoire.

Paris... 23 mars 1918... 7h17...

La Place de la République semble exploser.... Quinze minutes plus tard, la rue Charles V est touchée.... Quinze minutes encore...cette fois c'est près de la gare de l'Est... Avec une régularité toute "teutonne", les projectiles se suivent toute la journée. Le soir, on dénombre 21 explosions. Bilan : 10 morts et une quinzaine de blessés... Pour les Parisiens, aucun doute, il s'agit d'une attaque aérienne...

Pour le Commandement militaire, un gros problème : nous sommes par une belle journée de printemps...et en l'air... point d'avions. La chasse, qui a immédiatement décollé, le confirme : pas d'avions... pas de dirigeables... même à très haute altitude.

Dès le lendemain, les spécialistes des explosifs de la police qui ont examiné les débris métalliques affirment qu'il s'agit d'obus de l'ordre de 200mm de diamètre. Il s'agit donc d'un canon...

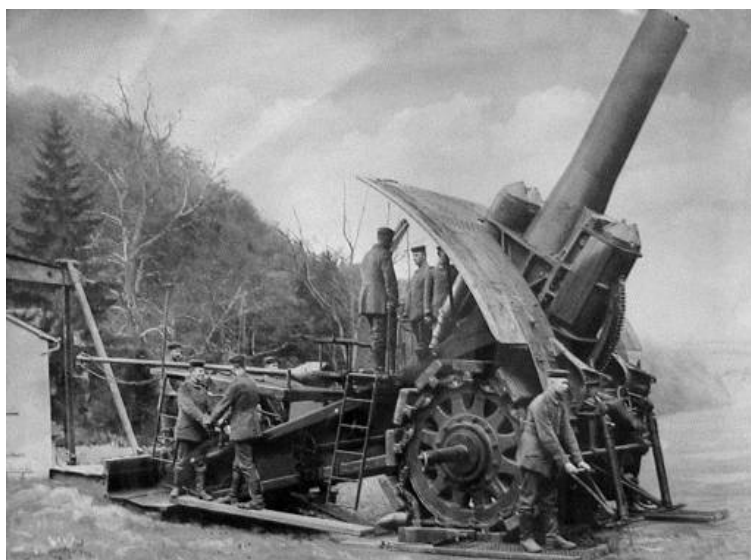
Quel est ce mystérieux engin qui "arrose" la capitale et sème la terreur parmi la population ? Ce sont les journaux parisiens qui lui donneront le nom de "Grosse Bertha"... et pour des générations, ce nom est resté associé au seul canon qui tirait sur Paris.

Il y a là un point d'histoire où la mémoire collective se trompe...

Car dès le 12 août 1914, des obusiers lourds tirant des obus de 420 mm et pesant 170 tonnes pilonnent déjà les forts de Liège, puis Namur, Anvers, Maubeuge... Comme il était de tradition, dans les usines Krupp, de baptiser les canons du prénom d'un membre de la famille, on leur donna le nom de Bertha, la fille de Friedrich Krupp, auquel fut ajouté le qualificatif de "dicke" (gros - ventripotent - en allemand).

La "Dicke Bertha" - Grosse Bertha - était née... pour rapidement devenir le nom générique des canons lourds, à l'aspect particulièrement massif, de l'armée allemande (ainsi que pour nos poilus qui subissaient les effets des "marmites de 420"...). Cependant ces canons ne portent qu'à une dizaine de kms...

Au matin du 24 mars 1918, les journalistes donnèrent donc ce nom au "Canon de Paris" qui devint par la suite le plus célèbre du Premier Conflit Mondial et qui, jusqu'au 9 août 1918 - 15h30 - pilonnera Paris. Le bilan le plus sévère est daté du 29 mars où 1 seul obus touche la capitale, mais par fatalité, tombe sur l'église Saint Gervais où l'on célèbre le Vendredi-Saint, faisant 91 morts et 68 blessés.



Obusier de 420 mm type M "Grosse Bertha" en batterie

Pour ce qui est des noms, notre canon n'en manquera pas : *Parisener Kanon* (canon de Paris ou des Parisiens) - *Parisgeschütz* (bouche à feu de Paris) - *Lange Friedrich* (Frédéric le long, en référence à Friedrich Krupp), "*Kaiser Wilhelm Geschütz*" (canon du Kaiser Guillaume)...etc...

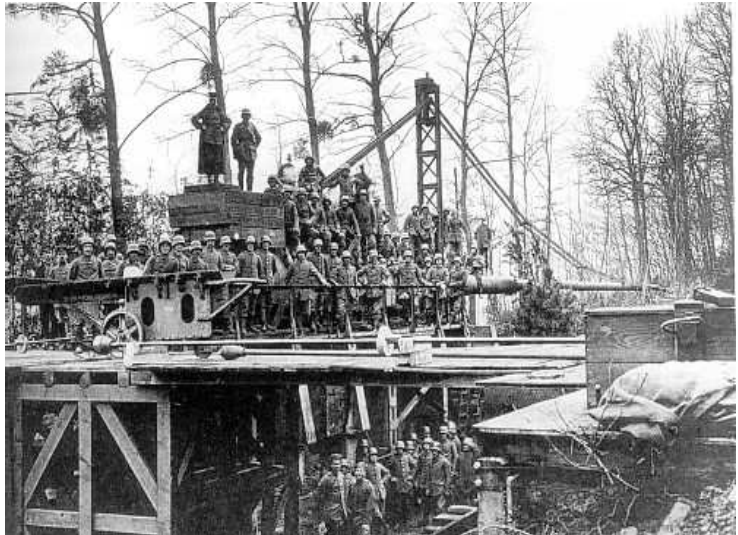
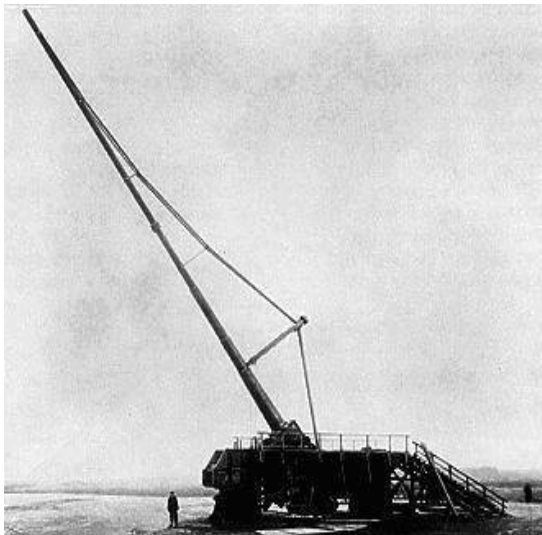
Autre point d'histoire, il n'y avait pas *un seul* canon, mais trois.

Cachés dans la forêt de Saint-Gobain, près de Crépy-en-Laonnois, au nord-est de Paris à 16 km en arrière de la ligne de front, à neuf cents mètres l'un de l'autre, camouflés par des filets et occasionnellement par du brouillard artificiel. Sur les trois installés, 2 ont été à coup sûr opérationnels. Ces pièces d'artillerie n'avaient pas été conçues à l'origine pour tirer sur Paris, mais installées en bord de mer du Nord, pour tirer sur Londres. Il fallait donc une portée de plus de 100 kms, ce qui n'avait jamais été réalisé.

Détournés de leur objectif premier, l'État Major allemand comptait surtout sur l'effet psychologique de cette arme. Et en ce sens, il avait vu juste. Les agents de renseignement allemand, en "taupes" à Paris, font connaître (très simplement par téléphone) à leur commandement que dans la capitale, c'est une véritable panique.

Les canons de Paris sont une formidable machine de guerre qui tirera 400 obus, fera 256 victimes, en majorité des civils (56 femmes et enfants à Saint Gervais) et 620 blessés. Parallèlement, l'opération "Michael", commencée le 21 mars 1918 sur le front de l'Aisne et de la Marne permet aux Allemands d'avancer de plus de 50 kms avec 160 000 Britanniques mis hors de combat. En mars 1918, l'ennemi est donc loin d'être "à bout de souffle", comme le dit la propagande.

Ils sont aussi la preuve d'une indéniable supériorité scientifique et technologique de l'ennemi. Records de longueur et de poids pour le tube : 36m pour environ 130T... record pour le poids de l'embase : 575 T... record de portée : 120 km (mais les ingénieurs Rausenberger et Eberhard, préparaient déjà un autre engin capable de tirer à 170 km), record d'apogée du projectile : 40 000m...



« La longueur et le poids exceptionnels du canon ont obligé les ingénieurs de la Krupp à concevoir un système de soutènement inédit en artillerie. Comme pour un pont suspendu des haubans et un mat central viennent rigidifier le long tube, l'empêchant de se courber sous son propre poids. Après chaque coup de feu, le tube oscillait souvent plusieurs minutes. La machine exigeait un personnel très important. » (Alain HUYON) .

La machine, c'est évident, présentait les "défauts de ses qualités". Augmenter la portée, c'est obligatoirement diminuer le diamètre de l'obus qui sera réduit à 210mm. (les spécialistes de la police parisienne ne s'étaient pas trompés de beaucoup..) Mais surtout chaque tube ne pouvait tirer que 65 coups, tant l'échauffement et l'usure étaient importants (l'un d'entre eux éclatera, ce qui donnera quelques temps de répit aux parisiens...) Au total 7 canons ont été utilisés, mais les réserves prévoyaient 1 an de tirs continus.

La contre-offensive alliée à partir du 18 juillet 1918 obligera les allemands à démonter leur énorme dispositif. Les *parisener kanonen* repartiront à Essen pour être fondus, et les plans seront détruits.

Troisième point d'histoire :

Depuis le deuxième semestre 1917, le 2ème Bureau français avait averti le QG, que les allemands procédaient à l'installation de l'arme "secrète" (mais dont ils avaient eu connaissance dès ses premiers essais..), et qui consistait en un canon de taille considérable, donc capable de tirer loin. Des agents infiltrés derrière les lignes ennemies s'efforçaient de collationner des renseignements auprès de la population. On a même retrouvé une cache "d'espion" près de la zone d'implantation.

Le renseignement le plus probant date du 20 juin 1918, émanant des SR britanniques, eux-mêmes renseignés par le réseau de la **"Dame Blanche" de Chimay**. Mis en place par des résistants belges de première heure, il ne fut opérationnel qu'à partir de 1917, mais le Maréchal HAIG, décorant les membres de la *War Medal*, en 1919, dira : "Vous avez fourni 75% des renseignements qui ont servi à l'ensemble des troupes alliées.."

Pour ce qui concerne nos canons, c'est "...grâce à la déduction de Soeur Sainte-Marie-Mélanie de l'Incarnation, (une informatrice du réseau), qui fit parler un jeune artilleur allemand blessé; d'autre part, elle se rappela qu'un jeune Français avait raconté que les Allemands avaient fait le vide aux environs du village de Crépy-en-Laonnais, près de Laon.." (Bulletin Cercle d'Histoire de Cerfontaine)

Dès le 8 août 1917, on avait même, à peu de chose près, ses dimensions par un prisonnier allemand qui parla d'un calibre de 240mm et d'un tube de 33 m...

On reste perplexe... Pourquoi n'avoir pas tenté de détruire ces engins de mort *avant* qu'ils ne soient opérationnels ?... Y a-t-on vraiment cru en Haut Lieu ?... Y avait-il d'autres priorités ?... Ce qui est certain, c'est

que le site était précisément repéré, puisque dès le lendemain du premier tir, soit le 24 mars, selon l'écrivain allemand Eisgruber, qui servait la pièce à l'époque, « *au moment où, sur la position du mont de Joie, le personnel des pièces trinque au succès des tirs de la veille, qui vient d'être appris par téléphone, un obus de 240 mm s'abat au milieu de la batterie, à 250 m du poste de commandement* ». Il y eut plusieurs tués et blessés, mais les pièces étaient intactes.

Les salves se multiplieront sans jamais atteindre l'objectif. L'aviation le confirmera...et les tirs français s'arrêteront, laissant les parisiens à leur triste sort...

Gérald COLLET, *chgb244*.

Photos : Service Historique des Armées

Notre doyenne disparaît.



Pour vous, madame, Chapeau bas !...

Elle fut jusqu'à aujourd'hui la doyenne du Nord Pas de Calais et donc la doyenne de l'Avesnois. Elle venait de fêter ses 110 printemps le 9 octobre dernier.

Joséphine FOUESNEL est décédée le 15 décembre 2010, à 15h30,.

Florence et Franck Mesureur, qui se dévouaient pour elle, m'ont fait part de sa disparition. Née à la fin du XIXe siècle, cette dame, a traversé le XXe siècle et ses crises en gardant l'espoir, malgré les souffrances endurées, d'un monde meilleur pour ses prochains, magnifié par une vie professionnelle d'institutrice dévouée aux valeurs de la République qu'elle a transmises à une cohorte d'enfants de l'Avesnois, dont certains ont encore, au delà des ans, gardé le souvenir, notamment à Élesmes, Boussois et Maubeuge.

Je vous invite à relire son histoire qui a été publiée dans le numéro 17 de notre revue.

Dominique SALLÉ, *chgb228*.

Notre bibliothèque s'étoffe.

Titre	Auteurs	COTE
Dimechaux, soldats Morts pour la France 1914-1918	FLORY Jean-Claude	MPLF
Boulogne sur Helpe, naissances de 1661 à 1906	COUTURE Yves	RELEVÉ
Boulogne sur Helpe, mariages de 1662 à 1906	COUTURE Yves	RELEVÉ
Boulogne sur Helpe, décès de 1663 à 1906	COUTURE Yves	RELEVÉ
Haut Lieu, les habitants de 1793 à 1906	PINCHART Jonathan	RELEVÉ
L'Entre-Sambre-et-Meuse, ses cités, ses sites, ses barrages	DEPELSENAIRE Marcel	BIBLIO
Nos industries au passé	GUILLEMIN Henri	BIBLIO
Clairfayts 1719-1792		CD
Bas Lieu 1793-1862		CD
Bas Lieu 1863-1932		CD
Bas Lieu 1933-1936, Boussières 1663-1761, Liessies 1791, Haut Lieu 1861-1862		CD
Cerfontaine 1670-1812		CD
Cerfontaine 1813-1876		CD
Cerfontaine 1877-1918		CD

Nouvelles publications.

73	REC	GLAGEON, les habitants de A à Di	1660-1911	274	33 €	James HARDY / Jean MARECHAL
74	REC	GLAGEON, les habitants de Do à Lempereur	1660-1911	240	29 €	James HARDY / Jean MARECHAL
75	REC	GLAGEON, les habitants de Lenain à Z	1660-1911	232	28 €	James HARDY / Jean MARECHAL
76	REC	GLAGEON, les couples de A à He	1660-1911	200	24 €	James HARDY / Jean MARECHAL
77	REC	GLAGEON, les couples de Hi à W	1660-1911	184	22 €	James HARDY / Jean MARECHAL
78	REC	GLAGEON, table alphabétique par épouses	1660-1911	80	10 €	James HARDY / Jean MARECHAL
79	NMD	CHOISIES	1793-1911	68	9 €	Jean-Claude FLORY
80	REC	BEAURIEUX				Daniel BLONDEL

Nouveaux dépouillements en cours.

Bas Lieu : Jonathan PINCHART

Bermeries : Marie-Pascale QUESNOT

Englefontaine : Lilyane DUMONT

Etroeungt : Robert RAMELOT.

L'intégralité du dépouillement « papier » pour lequel il n'existe pas de fichier informatique est en cours de saisie par Catherine FATREZ.

Eléments : Cercle Historique et Généalogique de Berlaimont-Av	Visites (V)	Pages vues (P)	Visiteurs (Vr)	2
Total	3 793	9 745	3 037	
mars (2011)	830	2 206	628	
février (2011)	1 323	3 321	1 075	
janvier (2011)	1 640	4 218	1 334	

Données en ligne:

Statistiques

400.217 actes dont :

182.558 Naissances/Baptêmes

128.553 Mariages

76.208 Décès/Sépultures

12.898 Actes divers

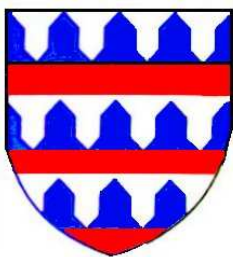
Dernières mises à jour 16 mars 2011.

Colleret ° 1851 à 1863

Choisies ° x + 1793 1911

Le Favril ° x + 1793 1911



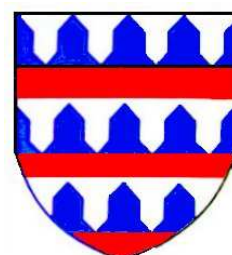


Conseil d'administration du CHGB

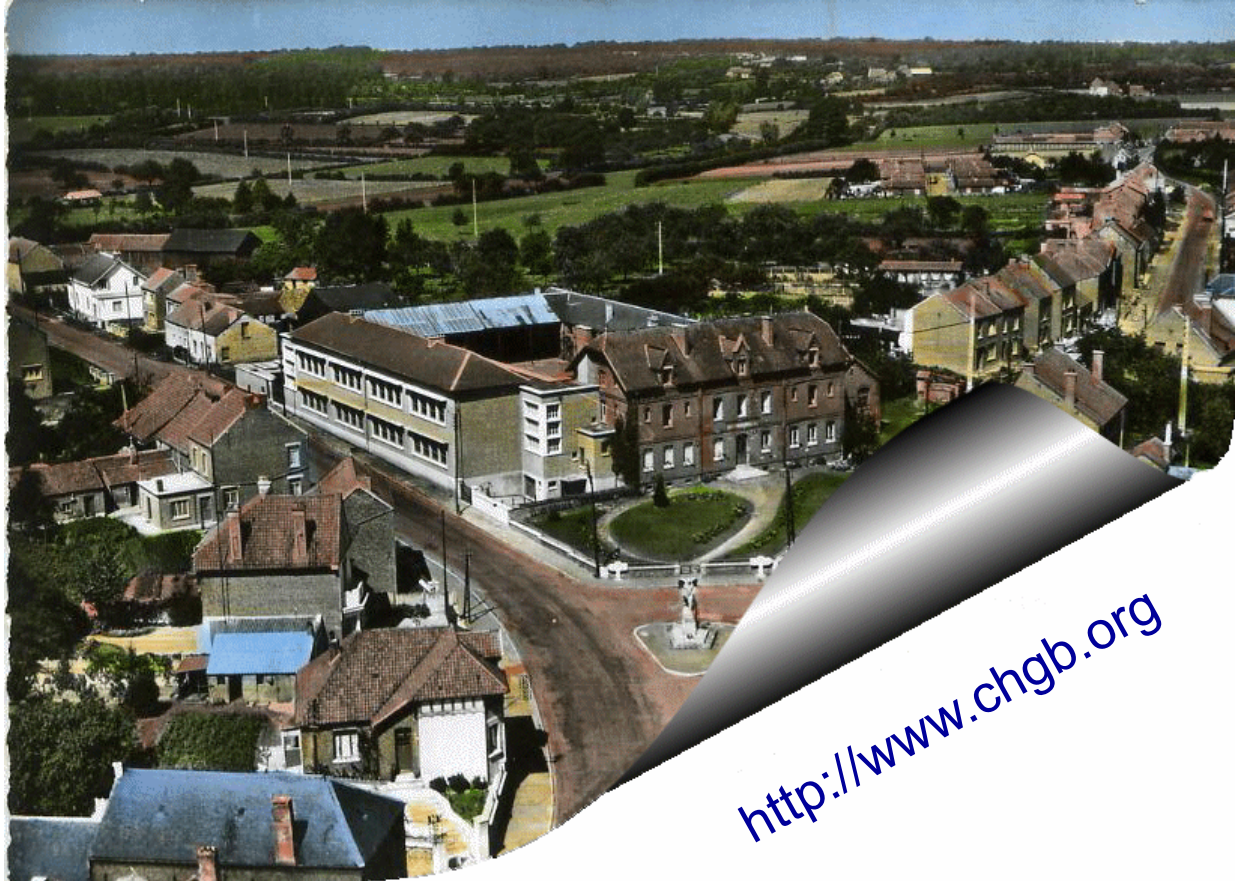
Président d'honneur :	Christian DECAVEL
Présidente :	Colette RABIN-FRANCOIS
Vice président :	Jean-Luc PIGOT
Trésorier :	Marcel BIERENT
Secrétaire:	Marie-Claude-FAGOT Sonia LELEUX
Membres :	Alain BALLIGAND † Gérald COLLET Alain FREMY Alain GUEREZ Pierre LEGRAND Thérèse LOCOCHE † Thérèse TROUILLET Nicolas VYDT

Responsables de Commissions:

Archives Départementales :	Alain GUEREZ
Bibliothèque :	Colette RABIN-FRANCOIS
Relation Presse :	Corine HANICOTTE Colette RABIN-FRANCOIS
Permanence :	Pierre LEGRAND Colette RABIN-FRANCOIS
Matériel :	Colette RABIN-FRANCOIS
Verriers d'Europe :	Benoît PAINCHART
Bulletin de liaison :	Gérald COLLET Jean-Luc PIGOT
Internet :	Alain FREMY Jean-Luc PIGOT
Parution :	Colette RABIN-FRANCOIS



C.H.G.B



<http://www.chgb.org>

Articles sous la responsabilité de leur auteur.

Responsable de la publication : Colette RABIN-FRANCOIS

dépôt légal au 1er trimestre